

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 7.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, la ligne, 10 centims.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 17 FEVRIER 1881

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée), à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## LES HOMMES DE 37-38

JOSEPH DUQUET

Duquet avait vingt ans en 1837, et il paraissait aussi jeune que son âge. Il avait le cheveux et le teint brun, le front haut, la forme de la tête de son neveu, M. A. Charland, protonotaire de Saint-Jean, et les yeux bleus comme son autre neveu, M. Arthur Charland.

En combinant les principaux traits de figure, de caractère et d'esprit de ses deux neveux, on peut se faire une idée assez exacte du jeune patriote. Il avait l'esprit droit, l'imagination ardente, et s'exprimait avec facilité : c'est un talent de famille. Il était doux, délicat, aimant et dévoué. Il aimait ardemment sa famille, sa mère, ses sœurs, ses compatriotes, sa religion, sa patrie. Calme, paisible, sérieux, d'un tempérament nerveux-sympathique, l'air un peu triste et insouciant, on ne l'aurait pas cru capable, à le voir, de résolutions énergiques, d'actions audacieuses.

L'expérience apprend que sous les dehors de l'insouciance se cachent souvent les natures les plus ardentes, les caractères les plus héroïques. Ce ne sont pas toujours les plus gros et les plus beaux soldats qui sont les plus braves, et ceux qui font le plus de bruit au camp sont souvent les plus paisibles sur le champ de bataille. On dirait même que les grands cœurs, les âmes héroïques aiment à habiter des corps frêles.

Joseph Duquet naquit à Chateauguay en 1817. Son père était commerçant et jouissait de l'estime publique. Joseph commença ses études au collège de Montréal et les termina au collège de Chambly. Il réussissait bien. M. Charland conserve précieusement quelques-uns des prix qu'il obtint.

Il était à peine sorti du collège que son père mourut, laissant sa famille dans l'in-

digence. Ce triste événement le mûrit avant le temps et lui fit accepter les charges et les devoirs de la vie à un âge où on n'en voit généralement que les plaisirs et les illusions.

Madame Duquet, connaissant le cœur de son fils, n'hésita pas à sacrifier le peu qui lui restait pour lui permettre d'étudier la profession de notaire qu'il avait adoptée.

Il eut d'abord pour patrons Cardinal et de Lorimier. Tout le secret de sa destinée est là. On comprend l'effet que produisit sur cette nature généreuse et dévouée le patriotisme ardent de ces deux hommes.

Le sort voulut qu'il allât compléter sa cléricature chez son oncle, M. Desmaray, notaire, de Saint-Jean, et député, au moment même où les autorités le faisaient arrêter avec le Dr Davignon. Cette arrestation acheva d'exaspérer Duquet. Il aurait voulu l'empêcher par la force; il disait hautement qu'on aurait dû se préparer à recevoir la troupe à coups de fusil. Mais les patriotes, pris à l'improviste, n'avaient pas eu le temps de se préparer.

Duquet, voyant la résistance inutile, part à course de cheval pour Montréal afin de prévenir les amis de ce qui venait de se passer, et de prendre les moyens d'arracher les prisonniers aux mains de la police. Arrivé à Laprairie, il ne peut traverser, les communications sont rompues. Il se rend alors à Longueuil et a le plaisir d'apprendre, en arrivant dans ce village, que Bonaventure Viger et une vingtaine de braves avaient délivré les prisonniers sur le chemin de Chambly. Il se fit conduire à l'endroit où étaient les patriotes, et arriva au moment où ils célébraient la victoire qu'ils venaient de remporter. Quand on connut le but de son voyage, on le félicita chaleureusement et on lui fit une véritable ovation.

Mais, lorsqu'après les fumées de l'enthousiasme on se demanda ce qu'on devait faire, on arriva à la conclusion que, pour échapper aux poursuites du gouvernement, il fallait fuir. Quelques-uns se rendirent à Saint-Denis, mais Davignon et Desmaray prirent le chemin des États-Unis, et Duquet les suivit.

Le 6 décembre, Duquet était au premier rang dans le bataillon qui, sous la conduite de Malhot et de Gagnon, traversa la frontière, le drapeau de l'indépendance à la main. Il se battit bravement à Moore's Corner et retourna aux États-Unis après la défaite. Il demeura à Swanton jusqu'à la proclamation d'amnistie de lord Durham, et revint alors dans le pays.

Il revint avec bonheur sa mère et ses sœurs qui le reçurent avec des larmes de joie dans les yeux, et lui reprochèrent tendrement de les avoir rendues si inquiètes. Il promit d'être plus sage à l'avenir, et la paix fut scellée par des baisers innombrables.

Quand il apprit que les patriotes réfugiés aux États-Unis se préparaient à entrer dans le pays sous la conduite de Robert Nelson, ses rêves de liberté et d'indépendance revinrent, et il se jeta tête baissée dans le mouvement.

Intelligent, actif et dévoué, toujours prêt à marcher et à travailler, à s'exposer pour la cause commune, il était très populaire parmi les patriotes. Il fut l'un des plus actifs organisateurs de l'association secrète des *Chasseurs*, et fut nommé *Aigle* ou chef de division. Il fut sur le chemin

nuit et jour, dans les mois de septembre d'octobre, allant d'une paroisse à l'autre, donnant des instructions et des nouvelles, excitant les gens à se préparer au grand soulèvement du 3 novembre. Cardinal, qui lui avait inspiré ses sentiments et avait beaucoup contribué à le lancer dans le mouvement, l'aimait comme son enfant.

Le 3 novembre, Cardinal et Duquet furent à leur poste; ils s'emparèrent des principaux toriers du village de Laprairie, et, le 4, de bon matin, ils partirent, à la tête d'une centaine d'hommes, pour s'emparer des armes des sauvages à Caughnawaga. Mais, trahis par ceux qui devaient les aider, ils échouèrent dans leur entreprise, furent arrêtés et conduits à la prison de Montréal.

La vengeance des bureaucrates et des volontaires fut cruelle. Pendant qu'on jetait dans les cachots ces braves gens victimes de leur patriotisme, on incendiait leurs demeures, on jetait sur les chemins publics leurs femmes, leurs mères et leurs enfants.

Madame Duquet, au désespoir, confiait ses trois petites filles à des parents et amis, et se rendait à Montréal pour voir son fils, être près de lui, le consoler, le sauver si c'était possible. Les barbares qui avaient brûlé sa maison et tout ce qu'elle possédait, lui avaient dit que son fils serait pendu dans quelques jours. On peut se faire une idée de la tristesse de la première entrevue qui eut lieu entre cette mère et ce fils qui s'aimaient tant.

Malame Duquet espéra jusqu'au dernier moment; elle ne pouvait croire qu'on lui enleverait son fils, son seul soutien, son espérance, son orgueil; elle était convaincue qu'on aurait pitié d'elle, qu'on pardonnerait à un enfant de vingt ans de s'être laissé entraîner par des sentiments si nobles, si louables. Même quand il fut condamné, lorsqu'il n'avait plus que trois jours à vivre, elle refusa de croire à la terrible réalité; faisant un effort sublime d'énergie, elle descendit à Québec, alla se jeter aux pieds de Colborne et lui demanda la grâce de son fils.

Colborne fut insensible aux prières de la mère de Duquet, comme il l'avait été à celles de l'épouse de Cardinal.

La pauvre mère revint le cœur brisé, l'esprit troublé. Quand, à moitié étouffée par les sanglots, elle raconta à son fils ce qui s'était passé, il lui dit :

"Je savais bien, ma mère, que c'était peine perdue, je ne suis jamais fait illusion depuis que je suis ici; après demain, je serai dans un monde meilleur. Mon sacrifice est fait, soumettons-nous, ma mère, à la volonté de la Providence."

Ce fut la dernière fois que madame Duquet vit son fils; ses parents et ses amis l'empêchèrent de retourner le voir afin d'épargner à l'infortuné jeune homme les angoisses d'une dernière entrevue, les tortures des derniers adieux.

Duquet se révolta d'abord contre la pensée de la mort, il repoussa le spectre hideux de l'échafaud. Il n'avait que vingt ans! Il avait à peine commencé à vivre! A vingt ans, à l'âge où la vie semble un jardin de fleurs, où l'âme est imprégnée des parfums de l'amour, de la gloire, des sentiments les plus purs, on ne meurt pas sans regret. Lui si bon, si généreux il ne pouvait croire qu'on le ferait mourir sur l'échafaud pour avoir trop aimé son pays!

Il comprit bientôt que ni son âge, ni ses

convictions, ni l'amour de sa mère ne le sauveraient.

Sa pauvre mère! ses chères petites sœurs! Il ne pensait qu'à elles, ne s'occupait que d'elles. Leur douleur était ce qui le faisait le plus souffrir, la pensée de leur avenir, ce qui le tourmentait le plus. Elles qui avaient tant compté sur lui pour vivre, qui l'avaient tant aimé, il mourait au moment où il aurait pu leur être utile, rendre à sa mère bien aimée ce qu'elle avait pour lui! Il se reprochait quelque fois de leur causer tant de chagrin, d'avoir compromis le bonheur de toute leur vie peut-être. La dernière fois qu'il vit sa mère, il lui dit :

"Je m'étais promis de faire une position heureuse à mes chères petites sœurs ainsi qu'à vous-même; ma folle précipitation a déjoué mes projets, détruit vos espérances et les miennes. C'est mon seul regret, mon seul remords. Mais croyez, ma mère, et dites-le à mes sœurs, que ce n'est pas par mauvais cœur que j'ai agi."

Prenant alors une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs qu'il portait constamment sur lui depuis qu'il était en prison, il pria sa mère de la remettre à ses sœurs, et il ajouta cette recommandation :

"Dites leur, ma mère, de baiser la partie de cette image qui porte la marque de mes pleurs."

Duquet était généralement sérieux et pensif, son sourire était triste, et on put voir plus d'une fois qu'il avait dû pleurer pendant la nuit. Qui dira ce qu'il a souffert, lorsque dans sa cellule il res'ait seul avec ses pensées? Le cœur bat si fort dans la poitrine de celui qui, en pleine santé, voit approcher la mort! On aime tant ce qu'on est à la veille de quitter pour toujours!

Lorsqu'il ne pouvait pas dormir, il se levait et passait une partie des nuits à prier. Comme de Lorimier et Cardinal, il pria plus pour ceux qu'il quittait que pour lui-même. Il se confessa plusieurs fois, et fit tout ce qu'il put pour faire une mort agréable à Dieu.

Nous avons entendu un protestant intelligent et impartial dire : "Pour vivre, je préfère être protestant, mais pour mourir, j'aimerais mieux, il me semble, être catholique." Si c'est vrai dans les cas ordinaires, c'est encore beaucoup plus vrai dans des circonstances terribles comme celles où se trouvaient Cardinal et Duquet. La religion catholique seule peut alors, avec ses augustes sacrements, offrir à l'âme les consolations et la force dont elle a besoin.

Le 21 décembre arriva. Jour sinistre qui vit pour la première fois au Canada la tyrannie immoler sur l'échafaud les martyrs de la liberté!

Cardinal et Duquet furent les deux premières victimes, ils ouvrirent la voie douloureuse où devaient les suivre bientôt les deux Sanguinet, Robert, Hindelang, de Lorimier et plusieurs autres.

Duquet avait peu dormi, il était très pâle, très abattu et paraissait faible. Il parlait peu et faisait machinalement tout ce qu'on lui ordonnait.

Il avait l'air de l'agneau que l'on traîne à la boucherie.

Ses forces ne l'abandonnèrent pas pourtant, il marcha d'un pas ferme à l'échafaud, ayant à ses côtés son confesseur, Messire Labelle, curé de Chateauguay.

Sa jeunesse, son air maladif, sa figure empreinte de douleur, de résignation et

de dignité, touchèrent profondément toutes les personnes présentes, même ses bureaux.

Pauvre enfant ! l'échafaud lui faisait peur, il ne put s'empêcher de frémir quand il en gravit la première marche. Il l'aurait beaucoup plus redouté s'il avait prévu le supplice qui l'attendait. C'est vite fait généralement, comme disait de Lorimier, mais, pour l'infortuné Duquet, ce fut long.

Lorsque la trappe tomba, la foule assista à un spectacle horrible. La corde, mal ajustée, s'étant dérangée dans la chute, on vit le corps de l'infortuné jeune homme aller de droite à gauche et frapper violemment la charpente ferrée de l'échafaud.

Le pauvre enfant avait le visage meurtri et ensanglanté, mais il vivait encore.

Le bourreau, troublé, ne savait trop que faire. Quelques voix crièrent, dit-on : Grâce ! grâce !

Inutile pitié ! Il fallait que l'œuvre odieuse fût achevée.

Le bourreau saisit la corde, la rajusta et recommença l'exécution. Cette fois, il réussit.

Qu'on s'imagine ce qu'à dû souffrir l'infortunée victime ! Nous n'avons pas la force de rien ajouter.

Il est une femme qui n'a jamais pardonné à Colborne et aux bureaucrates la mort de Duquet, qui a pleuré tous les jours pendant trente ans, celui qu'elle aimait tant.

Cette femme, on le devine, c'était la mère de Duquet.

Elle ne pouvait voir ou entendre sans verser d'abondantes larmes, tout ce qui lui rappelait son fils.

Un jour, elle rencontra celui qui avait été la principale cause de la mort de son fils, il lui demanda pardon et voulut lui donner la main. "Oh ! lui dit elle avec horreur, n'approchez pas de moi : je vous pardonne parce que je suis catholique et que mon fils me l'a ordonné ; mais je ne puis oublier que vos mains sont encore teintes du sang de mon fils.

Madame Duquet est morte, il y a quelques années. Elle vécut avec ses filles chez madame Charland, mère de MM. Alfred et Arthur Charland, qu'elle a en grande partie élevés. Une autre de ses filles épousa M. Nolin, shérif du district d'Iberville, et père du Rév. P. Nolin, oblat du collège d'Ottawa. La troisième, Sophie, est restée fille.

Si le souvenir de Duquet excite tant de sympathie dans le cœur de tous les Canadiens français, on peut se faire une idée des sentiments vivaces et profonds que ce souvenir nourrit dans l'âme de ceux qui ont l'honneur d'être liés par le sang à ce jeune martyr de la liberté.

L.-O. DAVID.

## MORT DE MADAME PRUME

Madame Prume, l'aimable jeune femme, la charmante artiste qu'on aimait tant applaudir, est morte. Elle est morte à l'âge de trente-quatre ans seulement, après une maladie de quelques jours.

Le même jour, presque à la même heure et à côté d'elle mourait sa mère, Mme Delvecchio. Ce double coup de la mort a produit une profonde émotion à Montréal.

Madame Prume était l'ornement de notre société et faisait honneur au talent canadien. Gracieuse cantatrice, excellente actrice, douée d'une intelligence distinguée, instruite et bonne, elle avait tout pour se faire aimer et admirer.

Elle ne laisse qu'un enfant, le petit Jules, qu'on a vu figurer à côté d'elle dans *Papineau*, ce drame populaire dont elle était l'âme.

On dit, qu'étant allée chanter à Saint-Jean, dans une salle froide, humide, elle prit une inflammation de poumons qui, à cause des circonstances où elle se trouvait, a eu des résultats funestes.

On lui a fait de magnifiques funérailles. Elle qui aimait tant la musique, elle a dû admirer, si elle les a entendus, les accents si émouvants qui ont retenti sur sa tombe.

## NOS GRAVURES

**L'hon. Letellier de St. Just.**—Nous publions aujourd'hui le portrait de l'hon. M. Letellier de St. Just. Nous avons dit quelques mots de l'ex-gouverneur de la province de Québec, la semaine dernière.

Le défunt était de haute et imposante stature ; sa figure brune, aux traits accentués, dénotait l'énergie unie à la douceur. Il était démocrate dans ses goûts, ses manières, aimait le peuple et s'intéressait à son sort. Il avait l'esprit assez cultivé, lisait beaucoup et recherchait la compagnie des hommes de lettres. Il parlait bien, mais le husting convenait mieux à son éloquence que le parlement. Il avait la plupart des qualités du tribun, et sa parole, lorsqu'il s'échauffait, produisait un grand effet sur les masses.

Sa vie a été honorable, et ceux même qui l'ont combattu avec le plus d'acharnement ne peuvent s'empêcher de rendre hommage aux nombreuses qualités de son caractère. Bon père, bon époux, bon chrétien et bon citoyen, que faut-il de plus pour être digne de l'estime publique. L'esprit de parti a pu lui faire commettre des fautes, mais qui est sans péché sous ce rapport ?

**M. Jules Verne.**—Le romancier le plus populaire du jour est né à Nantes le 8 février 1828. Après avoir fait ses études dans un collège de cette ville, il alla à Paris étudier le droit. Mais il se livra de bonne heure à la littérature dramatique, et faisait représenter, dès 1850, au Gymnase, deux comédies en vers : "Les pailles rompues" et "Onze jours de siège." Il écrivit aussi, en collaboration, plusieurs livrets d'opéras comiques. Mais il doit surtout sa renommée à un genre de travaux tout différent, au roman scientifique qu'il a en partie créé, et dans lequel il déploie un talent merveilleux. Il a composé, depuis quinze ans, une vingtaine de ces romans qu'on a traduits dans toutes les langues et qui sont parvenus à un nombre d'éditions variant de quinze à quarante.

M. Jules Verne mêle avec un art merveilleux, dans tous ses ouvrages, la science et le fantastique, le réel et l'imaginaire. Il a cinquante-deux ans, et semble encore à la fleur de l'âge. Il est vrai qu'en France un écrivain et un homme d'Etat de 50 ans est presque un jeune homme.

## ÇA ET LÀ

Le bruit court que le gouvernement va dissoudre les Chambres et faire faire des élections générales immédiatement après la session locale.

Notre ex-gouverneur-général, lord Dufferin, a vendu toutes ses propriétés en Irlande. Le fait est significatif dans les circonstances.

Nous apprenons la mort de l'infortunée mère de Lachance qui a été pendu dernièrement. La pauvre femme n'a pu survivre à tant de douleurs, elle est morte, il y a quelques semaines, aux États-Unis.

Le doyen des notaires de la province, M. Edouard Glackmeyer, est mort la semaine dernière à Québec. Il était notaire depuis 1815. Il était aussi le plus ancien juge de paix du district de Québec.

Un cultivateur du Coteau Landing, M. François Grenier, vient de célébrer le centième anniversaire de sa naissance. Sa femme est âgée de 86 ans et tous deux sont encore en parfaite santé.

À l'avenir, un facteur portera les lettres, journaux, etc., à domicile, deux fois par jour dans la ville de Saint-Henri. Ceux qui habitent cette localité sont priés de donner à leurs correspondants leur adresse avec le nom de la rue, le numéro de leur

maison ou le numéro de leur boîte, s'ils en ont une.

Les dames anglaises de Montréal, d'Ottawa, de Toronto et d'ailleurs se proposent d'envoyer à la reine Victoria, le jour de sa fête, une adresse portant leur autographe. Plusieurs feuilles ont été distribuées, et les dames y apposent leurs signatures.

Les *home rulers*, expulsés du parlement anglais, ont publié un manifeste au peuple irlandais, dans lequel ils dénoncent la conduite de la Chambre, mais conseillent au peuple de ne pas sortir des limites constitutionnelles. Le manifeste est signé par M. Parnell, au nom des membres irlandais, et adressé à la race irlandaise à l'intérieur et à l'étranger.

On montre en ce moment à Londres une Mexicaine et un Chilien qui mesurent respectivement 2 pieds 3 pouces et 1 pied 6 pouces ! Ils sont bien proportionnés et intelligents. Il y a quelque temps, lord Londesboro les a invités à son palais, où il leur a fait servir un dîner dans des plats proportionnés à leur taille. La table, les chaises, le linge, tout était à l'avenant.

L'Union Saint-Joseph, de cette ville, est à se préparer pour chômer dignement sa fête patronale, le 19 mars prochain. La messe sera chantée à l'église Ste-Brigitte. Le soir, il y aura une grande représentation au Théâtre Royal au bénéfice des orphelins soutenus par l'Union. Les amateurs du cercle Jacques-Cartier sont chargés de la partie dramatique, et joueront dans cette circonstance une de leurs meilleures pièces de leur répertoire. Tout porte à croire que la fête sera splendide et couronnée de succès.

On mande de Jeffersonville, Indiana, que Merriotta Davis, veuve du gén. Jefferson Davis, a en sa possession une épingle à cravate, valant \$2,500, qui avait été donnée à l'empereur Maximilien par des membres du gouvernement autrichien. Lors de la déposition du malheureux empereur, cette épingle et beaucoup de ses objets précieux devinrent la propriété d'un bijoutier de Mexico. Postérieurement, le gén. Davis et sa femme, étant de passage à Mexico, ont acheté de ce bijoutier, moyennant \$450, l'épingle en question, qui se tient cent diamants de première eau, dont le plus gros au centre.

Voici un aperçu de l'état de l'Eglise catholique en Angleterre au commencement de la nouvelle année, comparé avec celui de l'année dernière : le nombre des églises dans la Grande-Bretagne et le pays de Galles, s'élève aujourd'hui à 1,175 ; et il y a 1,962 prêtres. Au commencement de l'année dernière, il y avait 1,158 églises et 1,929 prêtres. En Ecosse, le nombre d'églises a augmenté de 15. Il y a dans la Grande-Bretagne 17 archevêques et évêques. En Ecosse, il y a 2 archevêques et 4 évêques.

Un cultivateur disait à un ami qui était venu lui faire visite : "Mes enfants ont reçu une bonne éducation : j'ai pu procurer à chacun d'eux un établissement honnête ; trois de mes enfants se sont engagés dans des professions... les frais de leurs études classiques et professionnelles, celles de leur établissement, m'ont entraîné dans de grandes dépenses, et je jouis encore toutefois d'une honnête aisance, — mais les richesses nécessaires à de si fortes dépenses, connaissez-vous à quelle source bienfaisante je les ai puisées : Dans les sillons de ma charrue, monsieur.

Le général anglais Colley est entouré par les Boers ; l'ennemi est maître de toutes les voies de communications. On éprouve de grandes craintes dans la ville du Cap au sujet de ce corps d'armée assiégé. Les secours qui lui sont envoyés devront livrer bataille avant de parvenir à

leur destination, et le gén. Colley sera peut-être avant ce temps obligé de se rendre. La situation commence à causer de vives inquiétudes en Angleterre. Lord Kimberly, secrétaire d'Etat pour les colonies, a télégraphié au président de la république d'Orange lui demandant d'informer les Boers que s'ils veulent déposer les armes et consentir à l'occupation anglaise, leurs griefs seront mis en considération et les causes de difficultés seront enlevées. Il n'est pas probable que les Boers, victorieux depuis le commencement de la guerre, acceptent de se soumettre ainsi.

Le Père Tondini, de l'ordre des Barnabistes, l'un des religieux les plus distingués de nos jours, vient d'adresser à l'*Unita catholica* une série de lettres dans lesquelles il résume les conseils que lui a donnés Léon XIII en 1876, au sujet de la manière de défendre la religion catholique et l'Eglise.

Nous citons un extrait d'une de ces lettres qu'on dirait écrite exprès pour ceux qui dans notre pays se posent comme les défenseurs et les directeurs de l'Eglise :

*Rien ne nuit plus à la cause catholique que le seul soupçon que ses défenseurs manquent de loyauté.* Or, les bonnes intentions ne suffisent pas à nous préserver de cet écueil. *Des idées étroites, le manque de synthèse, la précipitation, le peu de critique dans les citations, la mauvaise habitude de toucher à des questions dans lesquelles nous ne sommes pas compétents, l'ardeur même de la polémique, tout cela peut être fatal.*

Il n'y aurait pas de triomphe plus grand pour les hétérodoxes que celui de nous prendre dans la faute grave d'avoir deux poids et deux mesures. Et cela arriverait si, après avoir rébuté à leur juste valeur théologique certains raisonnements et certaines autorités, *sous le couvert de la Souverain Pontife ne parlant pas ex cathedra*, lorsque nous nous trouvons pressés par des difficultés comme dans les questions rebattues d'Honorius de Galilée, etc., — nous venions ensuite exagérer la portée de ces mêmes raisons et autorités, quand, par elles nous pouvons appuyer une opinion libre qui nous tient à cœur, ou pis encore, démolir un adversaire scientifique.

*Le Souverain Pontife ne pourra jamais trouver bon que nous compromissions ainsi toute la théologie que, même pour défendre la foi, nous offensions ainsi, bien que sans en avoir conscience, la morale.* Le système des deux poids et deux mesures ne pourra jamais être béni par le Vicaire de Celui qui a déclaré l'avoir en abomination. Aussi, toutes les fois qu'on prétendra nous alléguer un document d'où résulterait le contraire, nous ne nous tromperons jamais en répondant que ce document est faux, ou qu'il ne dit pas ce qu'on lui fait dire — ou qu'il a été extorqué par fraude, et que, par cela même, il est nul. Semblables à celui qui, voulant tracer l'image du personnage souverainement aimé, trouve, dans son amour même, un motif de se défier de la valeur de son pinceau, *prenons garde de faire intervenir dans la discussion l'autorité de l'Eglise et du Souverain Pontife.* De cette façon, il ne nous arrivera jamais de mettre les idées de notre propre cerveau à la place du Saint-Siège. *Je suis convaincu que le nombre des catholiques doublerait bien vite si, dans la pratique, on ne confondait trop souvent l'Eglise et le Saint-Siège avec ce qu'ils ne sont et ne seront jamais ni l'un ni l'autre.* La meilleure preuve d'affection vraiment pure qu'un écrivain catholique puisse donner à l'Eglise, c'est de contribuer autant qu'il dépend de lui à maintenir sur tous les points ces principes, qui ne changent jamais. Mais, pour cela, il est nécessaire de s'élever au-dessus des préoccupations locales et passagères, de se défier de son propre zèle et de ne chercher que Dieu seul — et surtout de savoir se sacrifier.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la noix longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix longues de McGale, reconnus aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



M. Seargent Hutton, Solicitor-général, Procureur-général



M. F. MacDonogh, Q.C., M. McLoughlin, Q.C., M. S. Walker, Q.C.



Le Jury



Le Juge en chef May se retirant du Banc



Rafraichissements

## BEETHOVEN

Est-ce l'harmonieux orchestre de l'aurore ?  
Est-ce le frizelis matinal des buissons ?  
Que dis-je ? Les oiseaux ne chantent pas encore...  
La bise sur les bois fait courir ses frissons !

O Muse que l'artiste enthousiaste adore,  
Toi, dont la voix préside aux divines chansons,  
De l'ivoire enchanté du clavin sonore  
C'est toi qui fais jaillir ces mélodieux sons.

Doux accords, trilles clairs, capricieuses gammes  
Se déroulant : ainsi se déroulent les lames  
Que caresse le souffle embaumé du matin.

Et pourtant, Beethoven, ta musique choisie,  
Effusion d'une âme ivre de poésie, [fin.  
N'est qu'un bien faible écho de l'hozanna sans  
NÉRÉE BEAUCHEMIN.

## LE CHEMIN DE LA FORTUNE

(Suite du Pays de l'Or)

PAR HENRI CONSCIENCE

## XII

## LE RETOUR

Le bateau à vapeur le *Soho*, faisant le service entre Londres et Anvers, remontait l'Escaut comme d'habitude. Le puissant navire fendait les vagues roulantes et semblait glisser sur le fleuve comme un char de triomphe tiré par cent chevaux invincibles. Sur le pont se tenaient beaucoup de passagers, le regard tendu vers la ville, dont les quais et les bâtiments commençaient à se déployer à leurs yeux. Leur attention fut plus d'une fois distraite par la conduite extraordinaire des trois jeunes gens qui se tenaient près de la proue. Ils arrivaient probablement d'un long voyage et devaient avoir traversé le Grand Océan ; car leurs visages étaient brunis par le soleil. Un d'eux agitait ses bras en l'air, dansait, criait et chantait ; les deux autres étaient moins surexcités ; mais leur physionomie rayonnait d'enthousiasme, et dans leurs yeux brillait des larmes de joie et de bonheur.

Celui qui s'était fait remarquer par ses gestes passionnés s'écria tout à coup :

— Ah ! monsieur Victor, monsieur Jean, je tremble comme un jonc, à force d'émotion. Voyez là-bas, près de ce pont, un homme avec un shako, c'est le garde champêtre, le père de mon Anneken ! O mon Dieu, il n'est plus fâché contre moi, si non il ne viendrait pas de Natten Haesdonck pour attendre le bateau et me serrer la main ! Et ne vois-je pas une jeune fille, une villageoise, à côté de lui ? C'est ma bonne Anneken elle-même ! Hourra ! hourra !

Ses compagnons tournèrent les yeux vers l'endroit désigné ; mais ils pensèrent que Kwik s'était assurément trompé, car le bateau était encore trop éloigné de la ville pour leur permettre de distinguer les gens qui se trouvaient sur le pont.

Donat, dont le cœur battait de joie et dont le visage rayonnait, tenait le regard fixé sur le port. Au bout d'un instant, il poussa un cri douloureux et il se frappa violemment le front.

— C'est, pardieu, un soldat que je voyais, répondit Kwik en soupirant, et la femme que je prenais pour Anneken est une marchande de poisson, avec deux paniers aux bras ! Quelle sottise aussi d'aller croire que le garde champêtre de Natten Haesdonck viendrait à Anvers pour me saluer !

— Tu ne peux pas savoir, Donat. Il a sans doute reçu ta lettre de Londres, objecta Roozeman.

— Oui, mais vous ne le connaissez pas, monsieur Roozeman. C'est l'homme le plus opiniâtre de tout le pays. Une fois qu'il a décidé une chose, il n'y a pas un diable qui puisse l'en faire démodre.

— Bah ! bah ! dit Creps. Quand il saura que tu es revenu avec plus de trois mille francs, son cœur s'attendrira. Mais ne l'étonne pas si tu ne le vois pas sur le quai,

il est possible que ta lettre lui soit parvenue trop tard.

— Oui, oui, grommela Donat, j'ai encore une fois vendu la peau de l'ours avant de l'avoir tué. Anneken est peut-être déjà mariée ; mais si cela était, je m'exilerais du pays pour jamais.....

Le bateau à vapeur s'était rapproché de la ville, et le bavardage de Donat fut interrompu par un cri de joie de Victor, qui s'écria tout hors de lui :

— Là, là, ma mère, Lucie et son oncle ! Ma chère mère !

— Et mon vieux père, répondit Creps. Ils nous voient, ils nous font signe, ils agitent leurs mouchoirs, le capitaine nous crie la bienvenue à travers ses mains arrondies en porte-voix.

Les jeunes gens élevèrent leurs chapeaux dans les airs et envoyèrent vers le quai un hurra retentissant. Ils étaient ivres de joie, ils se serraient la main, ils regardaient le ciel avec reconnaissance, et remerciaient Dieu qui avait conservé la vie et la santé à toutes les créatures chères. Qu'étaient les souffrances endurées en comparaison de ce bonheur immense qui débordait maintenant de leurs cœurs oppressés ?

Le bateau atterrit.

A peine l'abord fut-il possible, que madame Roozeman était dans les bras de son bien aimé fils, qui la pressait contre son cœur et versait d'abondantes larmes de joie.

Jean Creps embrassait son vieux père avec autant de tendresse.

Donat Dwik ne disait rien ; mais il partageait le bonheur de ses amis et se frottait les yeux pour essuyer les larmes qui obscurcissaient sa vue.

Lucie attendait en tremblant le salut de Victor. Le jeune homme lut son désir sur son doux visage ; il balbutia une excuse à l'oreille de sa mère et s'élança vers sa chère amie. Tous deux ouvrirent les bras, mais une vive rougeur colora leur front, et ils se prirent les mains.

— Lucie, ma bonne Lucie ! s'écria le jeune homme, merci, merci !... Vous ne m'avez pas oublié !... J'ai tant souffert ! la mort s'est trouvée devant mes yeux ; mais que sont toutes les douleurs en comparaison du bonheur inexprimable de vous revoir ? O mon amie, mon cœur bat à se briser !

La jeune fille troublée par son regard ardent, bégaya quelques mots intelligibles ; puis, comme si elle était joyeuse de trouver un prétexte pour détourner la conversation, elle s'écria tout à coup :

— Victor, Victor, où est le bon Donat ? Après Dieu, c'est à lui que sommes redevables de votre conservation. Oh ! que j'ai de lui témoignage ma profonde reconnaissance pour son dévouement !

— Voici mon sauveur, répondit Victor.

Lucie jeta les bras sur les épaules de Kwik et l'embrassa avec des témoignages de la plus vive reconnaissance. Le père de Victor, ainsi que le capitaine et le père de Jean Creps, le serrèrent aussi tour à tour dans leurs bras. Le jeune homme abasourdi, ne savait que dire, la tête lui tournait, et l'émotion le fit pleurer, tandis qu'il balbutiait confusément qu'il ne méritait pas ces démonstrations d'amitié et que M. Victor les avait trompés dans sa lettre ; que c'était lui, au contraire, qui l'avait secouru et protégé pendant le voyage.

Leur mince bagage fut confié à un porteur, et la joyeuse compagnie quitta le bateau à vapeur pour se rendre à la maison. On échangea encore de tendres embrassements et de chaleureux serments de main ; tous parlaient à la fois et se livraient à de si bruyants transports de joie, que tout le monde s'arrêtait pour les voir passer.

Lorsque Kwik vit que ses amis allaient prendre une rue latérale, il serra la main de Victor, et dit :

— Maintenant, monsieur Victor, adieu. Mon chemin est par la porte de Béguines. Dans deux ou trois jours, je viendrai vous dire si l'on m'a reçu là-bas à bras ouverts. Si je suis heureux, je viens avec Anneken. Il faut que vous la voyiez ; vous serez étonné : une jeune fille comme une rose !

— Qu'est-ce que cela signifie, Donat ? Où vas-tu ?

— Pouvez-vous le demander ? A Natten Haesdonck.

— Non, bon Donat, venez avec nous ! dit la mère de Roozeman. Nous avons préparé un bon dîner pour fêter le retour de Victor et de Jean. Vous, leur meilleur ami, vous ne pouvez pas manquer à cette joyeuse fête. Restez à coucher chez nous ; demain matin vous pourrez partir par la malle poste.

— Impossible, madame, répondit Kwik tristement. Je n'aurai plus un moment de repos avant de savoir au moins si elle vit encore, celle pour qui je suis allé dans l'affreux pays de Californie.

— Anneken de Natten Haesdonck ? Elle vit.

— Ah ! vous la connaissez, madame ?

— Certes ; depuis que j'ai reçu la première lettre de Victor, j'ai déjà été quatre fois dans la maison de son père.

— Est-elle mariée, madame ?

— Non, pas encore.

— Dieu soit loué, s'écria Kwik. De quel poids mon cœur est soulagé.

— Elle a été malade, la bonne fille, dit Lucie ; mais maintenant elle est guérie.

— Madame, madame, dangereusement malade ?

— Assez gravement, monsieur Donat. Elle pense toujours à vous, et elle pleure sans cesse. Son père veut absolument la marier au fils aîné du maréchal Ferraut.

— Et elle a refusé par amour pour son pauvre Donat ! s'écria Kwik avec transport. Oh, merci, la brave enfant. Voyez, madame, vous me croirez si vous voulez, mais, s'il fallait me laisser couper les deux bras pour elle, je dirais : " Coupez tout de suite. "

La mère de Victor hocha la tête d'un air de compassion.

— O ciel, s'écria Donat, que signifie ce douloureux soupir, madame ?

— Rien, mon ami. Le garde champêtre de Natten-Haesdonck est un homme très entêté ; il n'est pas certain qu'il vous accueillera très-amicalement d'abord ; mais ne perdez pas courage ; on ne peut pas savoir.

Le ton dont ces paroles furent prononcées frappa Kwik d'un triste pressentiment ; il devint pensif et chancelant et murmura en lui-même :

— Me voilà bien, le fils du maréchal ! C'est un fameux gars ; son père a de l'argent. Aie, aie, les vers se mettent dans mon fromage. Ne fallait-il pas aller pour cela dans ce maudit pays de Californie.

Lucie lui prit le bras et tâcha de lui rendre l'espoir et la confiance.

On était arrivé à la demeure de madame Roozeman et on entra par la boutique dans une grande arrière-salle, où était servie une somptueuse table de festin.

Ils étaient à peine entrés, que la vieille servante parut avec une soupière fumante, et on prit place à table.

Madame Roozeman s'assit entre son fils et Donat ; le capitaine et sa nièce se trouvaient en face, à côté de Jean Creps et de son vieux père.

Tout en dévorant les mets succulents, on se livra à la conversation la plus animée. Cent questions furent adressées aux voyageurs sur le pays de l'Or et sur leurs aventures. Ils ne cessèrent de raconter et de raconter encore ; on les écoutait avec une attention avide ; on riait, on pleurait, on était heureux.

Lorsque Victor raconta comment un *vaquero* lui avait jeté un *lasso* autour du corps et l'entraînait derrière son cheval galopant, tous les auditeurs frémirent et un cri d'angoisse s'échappa du sein de la craintive Lucie. Mais, lorsqu'il dit aussi comment Donat avait percé le cheval et le cavalier, et l'avait délivré ainsi d'une mort certaine, de joyeux cris de triomphe retentirent, et madame Roozeman, emportée par l'émotion, serra encore plusieurs fois dans ses bras Kwik tout décontenancé. Son éloge était dans toutes les bouches.

Victor ne quittait pas Lucie des yeux. Elle était si belle, son sourire si modeste et si doux ; l'âme qui vivait dans son regard si pure et si aimante ! Cependant, un

sentiment d'inquiétude s'éleva dans le cœur du jeune homme. Il était revenu sans fortune, sans or. Le capitaine maintiendrait sans doute ses premières exigences. Le pauvre Victor devait donc recommencer la longue épreuve, et le vœu le plus ardent de son cœur ne pourrait se réaliser que lorsqu'il aurait acquis une position indépendante dans le monde. Le serrement de main de sa chère mère, le regard affectueux de sa douce amie, lui donnaient la force de chasser cette triste réflexion et il se livra tout entier au sentiment d'un bonheur infini.

Jean Creps répondit très sérieusement à une remarque de son père :

— Ecoutez, mon bon père, me voici revenu, plus pauvre que je ne suis parti. Ce voyage m'a appris cependant qu'on ne doit pas courir après la fortune dans les pays étrangers, et que notre belle patrie offre aussi bien du bien-être à celui qui essaye de l'obtenir par du travail et de l'activité. L'étourderie de la première jeunesse est passée maintenant. Je chercherai une nouvelle place dans un bureau. Je me ferai aimer et estimer de mon patron par mon exactitude et mon amour du travail. Le pupitre ne m'ennuiera plus. Soyez-en sûr, vous serez content de moi.

Le père parut faire peu de cas de ces bonnes promesses et répondit avec un sourire mystérieux qu'on déciderait plus tard de cette affaire.

On arriva ainsi au dessert. Le capitaine Morello fit remplir les verres et annonça qu'il désirait porter un premier toast. Il dit en levant son verre :

— Mon jeune ami Roozeman, j'ai été la cause de ton départ pour la Californie. J'ai atteint mon but ; tu as vu le monde, et tu es devenu un homme avec de l'expérience, de la force d'esprit et de la barbe au menton. Mais, comme je suis en même temps la cause de tous les dangers, de toutes les souffrances que tu as endurés, il est bien juste que je fasse quelque chose pour payer ma dette envers toi. Allons, mes amis, levez vos verres ! Je bois au bonheur de Victor Roozeman et de sa fiancée Lucie Morello ! Dans six semaines la noce !

Un quadruple cri interrompit son toast.

— Mon Dieu, mon Dieu, s'écria Victor, les bras levés au ciel, vous me comblez de vos faveurs. Soyez béni !

— Dans mes bras, dans mes bras, s'écria le capitaine.

A peine ces paroles étaient-elles sorties de sa bouche, que Roozeman et Lucie, les larmes aux yeux, étaient contre sa poitrine, l'embrassant et le bénissant. Il se dégagea de leurs bras et dit en riant :

— Allons, allons, c'est bien, je sais assez que vous vous aimez sincèrement et que vous serez heureux. Changez de place maintenant : Lucie s'assoira à côté de sa future mère ; toi, Roozeman, reste à côté de moi : sinon, vous pourriez épuiser en une demi-heure toutes les paroles que la joie vous inspire.

Lucie courut vers madame Roozeman, se laissa tomber sur une chaise à côté d'elle, l'embrassa, versa des larmes sur sa poitrine et l'appela avec transport du doux nom de mère. Roozeman contemplant avec ivresse ces marques d'amour de sa fiancée.

Le père de Jean Creps se leva et montra, en levant son verre, qu'il voulait aussi prendre la parole. Il s'adressa à son fils et dit :

— Jean, tu m'as promis tout à l'heure de travailler avec ardeur pour acquérir dans la patrie une position indépendante. Cela m'a fait plaisir ; car cette promesse double le prix de la nouvelle que j'ai à t'annoncer pour ta bienvenue. Mon commerce a été très florissant pendant ton absence, et je puis maintenant, pour assurer le bonheur de mon fils, faire quelques sacrifices. Je me suis entendu avec le capitaine Morello ; nous réunirons les capitaux nécessaires pour élever une maison de denrées coloniales. Nous versons ces capitaux entre les mains des chers enfants que Dieu ramène sains et saufs dans nos bras après tant de chagrins et d'épreuves. Eh bien, mes amis, je bois à la prospérité

de la nouvelle maison de commerce sous la raison sociale de "Jean Creps, Victor Roozeman et Cie."

Les applaudissements retentirent par la chambre. Creps embrassa son père avec une sincère reconnaissance, et applaudit surtout parce que cet arrangement associait sa fortune à celle de Victor.

Le capitaine ajouta qu'il était décidé que madame Roozeman viendrait demeurer chez lui avec son fils ; ils ne formeraient ainsi pour ainsi dire, qu'une seule famille, et resteraient unis jusqu'à la fin de leurs jours par le lien d'une inaltérable amitié.

Tout à coup Donat se mit à sangloter à haute voix et pencha sa tête sur la table pour cacher ses larmes. On l'entoura et on s'efforça de le consoler car on ne doutait pas que l'état de ses affaires à Natten-Haesdonck ne fût la cause de son chagrin. En effet, cela devait lui faire bien mal au cœur de voir ses amis si complètement heureux, tandis que lui ne rencontrait à son retour qu'un chagrin amer.

Il se passa quelques instants avant que Kwik pût surmonter son émotion et relevât la tête. Un gai sourire brillait à travers ses larmes et il dit :

—Vous vous trompez, bonnes gens ; c'est la joie qui déborde. Oui, je pense à ma pauvre Anneken ; mais si je dois être malheureux, le bonheur de mes camarades me consolera encore. Dieu est bon ; mais le lot de chacun ne peut pas être également beau.

—Nous oublions encore de boire à la santé du brave Donat, dit le capitaine en reprenant son verre. Une bonne inspiration d'en haut ! je possède à Aertselaer—ce n'est pas loin de Natten-Haesdonck—une ferme de deux chevaux qui peut être augmentée avec le temps. Ce sont de bonnes et grasses terres. Le fermier est mort, sa veuve quittera la ferme à la Saint-Bavon. Notre ami Donat veut-il devenir fermier de mon bien ! je le lui donnerai à un prix très favorable et l'aiderai de fait et de conseil. Dans la conviction qu'il acceptera, je bois à la santé de maître Donat, fermier de la ferme Bleue !

Chacun applaudit et félicita Kwik ; il laissa le bruit joyeux se calmer et répondit :

—Ah ! je ne sais comment vous remercier. Vous êtes trop bons, mes braves gens ; mais je ne puis pas accepter cette belle proposition. Sans Anneken, je ne veux rien ; sans Anneken, je ne veux plus rester dans ce pays ; sans Anneken, je vais en Hollande me faire soldat pour Batavia...

La servante entra et dit à la mère de Donat :

—Madame, il y a dans la boutique un homme qui veut absolument vous parler. Il est habillé comme un soldat, un douanier ou un garde champêtre...

—Ciel ! un garde champêtre ! s'écria Donat se retenant à une chaise pour ne pas tomber. Aie ! aie ! si c'était le père d'Anneken, comme je rirais ! Que dis-je ? comme je danserais ! O cher petit Jésus, faites que ce soit lui ! faites que ce soit lui !

Madame Roozeman avait quitté la chambre ; tous fixaient les yeux sur la porte avec des battements de cœur. Donat était pâle d'anxieuse attente...

Tout à coup un cri violent sortit de sa poitrine haletante :

—Anneken ! chère Anneken !

—Donat ! Donat !

Et Kwik, égaré par l'émotion, sauta étourdi par dessus la table, jeta deux assiettes et trois verres à terre et retomba sur ses pieds prêt à serrer Anneken dans ses bras.

Mais le garde champêtre s'avança entre eux et éloigna Donat de la main en disant avec indignation :

—Quelles manières de paysan sont-ce là ? Sais-tu où tu es ; tiens-toi convenablement !

Son regard sévère fit pâlir le pauvre Donat et lui arracha un cri d'angoisse, comme s'il prévoyait un douloureux arrêt. Il bagaya en tendant ses mains tremblantes :

—Pour l'amour de Dieu, cher garde

champêtre, faites attention à vos paroles. Vous ferez un malheur : je tomberai mort à vos pieds. Ah ! ayez un peu compassion de moi et de votre bonne Anneken !

—Tout doit aller régulièrement et dignement, dit le garde champêtre. Je voudrais bien te dire quelque chose, Donat, qui te fera plaisir ; mais j'en demanderai d'abord la permission, comme il convient, à ces messieurs et dames.

—Oui, oui, rendez-le heureux, ce bon Donat. Nous vous en serons reconnaissants, lui cria-t-on de tous côtés.

—Donat Kwik, dit le garde champêtre, tu as apporté pour trois mille francs d'or de la Californie, n'est-ce pas ?... Non, non, laisse, je te crois sur parole. Tu seras brave et laborieux ? Eh bien, rend ma bonne Anneken heureuse ; je t'accepte pour mon fils. Viens !

Kwik se jeta dans les bras qui lui étaient tendus et embrassa son futur beau-père avec transport en balbutiant, presque fou de joie :

—Brave homme, généreux garde champêtre, je vous respecterai, je vous aimerai jusqu'à mon lit de mort et je travaillerai sans relâche comme un esclave ; nous serons heureux comme trois anges dans le ciel !

Il courut vers Anneken et la serra dans ses bras ; mais le garde champêtre l'éloigna immédiatement et le blâma de ses manières inconvenantes. Kwik, pour donner carrière à sa joie, sauta en balançant les bras, dans la chambre ; dansa, chanta et renversa les chaises dans sa course insensée. Lorsqu'on tâcha de le calmer, il s'écria :

—Pardonnez-moi ; ce n'est pas ma faute, je suis fou ; il faut que cela éclate ou j'étrouffe. Suis-je éveillé ou est-ce que je rêve ? Non, non, c'est vrai ! Anneken, la bonne Anneken, ma femme ! Moi, le mari d'Anneken ?—Ah ! monsieur Victor, qui aurait espéré cela quand nous plongeons dans cet abominable puits ?

Et il se jeta au cou de son ami en versant des larmes sur sa poitrine ; mais, un instant après, il s'élança vers la table, prit un verre, le leva et s'écria :

—Encore un toast joyeux ! Messieurs, mesdames, mes amis, je bois à la santé et à la longue vie de mon Anneken, de la brave Kwik, la fermière de la ferme Bleue, à Aertselaer ! Je bois en l'honneur de notre belle et chère patrie, et je bénis Dieu dans le ciel qui nous rend tous heureux ! Hourrah ! hourrah !

FIN

#### Société St.-Jean-Baptiste de Fraserville

A l'assemblée générale (annuelle) des membres de la société Saint Jean-Baptiste de Fraserville, tenue dans la salle publique, dimanche, le 6 février, les Messieurs suivants furent élus officiers pour l'année courante :

Président honoraire : l'honorable Henri Taschereau ; Président actif : J.-B. Pouliot, Ecr., N. P. ; Prés. adjoint : P.-E. Grandbois, Ecr., M. P. P. ; 1er Vice-P. : Louis Dugal, Ecr. ; 2e V.-P. : J.-Elz. Pouliot, Ecr., avocat ; 3e V.-P. : Livite Thériault, Ecr. ; 4e V.-P. : Antoine LeBel, Ecr. ; Sec.-Arc. : Auguste Boucharde ; Secrét.-Corr. : Charles Eugène Pouliot ; Trésorier : Magloire Deschênes ; Ass. Trésoriers : N.-G. Pelletier et Nil Pâquet ; Com.-Ord. : Napoléon Dion, Emile Hudson et Pierre Bérubé.

Comité de direction : Révd. F.-X.-L. Blais, l'abbé W. O. Plaisance, D. Caron, Elz. Pelletier, L.-B. Dionne, Dr H. Hudson, Alf. Fortin, Dr H. Sirois, P. Proulx, F.-M. Pâquet, Jos. Desaulniers, J. E. Bérubé, Fabien Plourde, Noël Gendron, Joseph Bérubé fils, F.-F. Chamberland, Dr C. F. Dubé, Evariste Talbot.

—Un particulier des Etats-Unis, qui n'a pas voulu faire connaître son nom, a remis pour la Sainte-Enfance, au directeur du Détroit, la somme de \$100. Peu de temps auparavant un autre avait donné \$1,000.

#### EXÉCUTION BARBARE

Voulez vous connaître les châtiments infligés à des personnes qui, sous Nicolas, avait organisé en Sibirie une conspiration en faveur de ce pays.

Par arrêt de l'empereur Nicolas, l'abbé Ciérocinski, le colonel Gorski, la russe Milidine et deux autres conjurés dont j'ai oublié les noms, furent condamnés à sept mille coups de verges *bez-postchali* (sans merci.)

Les autres conspirateurs furent condamnés, les uns à deux mille coups, les autres à trois mille coups de verges. d'autres aux travaux forcés à perpétuité ; quelques-uns furent envoyés dans les compagnies disciplinaires et enfin d'autres furent enfermés dans les forteresses. Ces onze cents fous héroïques eurent les uns une mort violente, les autres une mort lente mais horrible.

En 1839, je m'en souviens comme si c'était hier, l'exécution des cinq principaux chefs eut lieu sur la grande place d'Omsk ; le général Goloséif, célèbre par sa cruauté froide et implacable, avait été envoyé de Petersbourg, pour commander cette lugubre exécution : il fit ranger deux bataillons complets sur la place, l'un devait mettre à mort Ciérocinski et ses quatre compagnons d'infortune ; l'autre bataillon était destiné à exécuter ceux condamnés à un nombre de coups moindre.

L'abbé Ciérocinski, Mélidine, Gorski et leurs deux complices dont le nom m'échappa furent amenés sur la place ; on leur lut leur arrêt... Ensuite le *skvozstroï* (défilé) commença.

L'abbé, par surcroît de cruauté à son égard, passa en dernier ; il assista au supplice des quatre autres, je ne vous parlerai que du sien.

—J'ai assisté, dis-je au prince, à cette affreuse chose qu'on nomme le défilé, dans la ville de Tobolsk.

—Alors vous savez, continua le prince de K... que le condamné à la main attachée à un fusil dont un soldat qui marche devant tient la crosse.

—Oui, et j'ai vu la baïonnette du fusil pénétrer dans la poitrine du malheureux à chaque soubresaut que lui faisait faire la violence des coups qu'on lui infligeait.

—Vous connaissez un peu la Russie à ce que je sais... Eh bien ! lorsque le tour de l'abbé Ciérocinski arriva, il entendit d'une voix claire et ferme le *Miserere mei Deus secundum magnam misericordiam tuam* ; pendant quelques minutes nous tous, qui, par ordre, assistions à cette sanglante tragédie, nous entendîmes ce trio, la voix du martyr, le sifflement des verges et la voix stridente du général Goloséif, criant aux soldats, *po krépetché, po krépetché* (plus fort, plus fort). Enfin la douleur vainquit le courage de ce prêtre, le chant fut remplacé par un râle, puis le supplicé tomba sur le sol, sanglant et évanoui. Comme il n'avait reçu que mille coups, on le déposa sur un traîneau en l'attachant de façon à présenter son dos aux coups, le traîneau défila entre les rangs, les soldats frappèrent à tours de bras, l'abbé fit entendre quelques cris de douleur, puis de sourds gémissements et enfin plus rien, il était mort ; mais son cadavre reçut encore des coups, il fallait que l'arrêt portant cinq mille fût exécuté.

Le traîneau portant ce cadavre passa devant moi, le corps de l'abbé n'était plus qu'un amas confus de chairs saignantes et d'os broyés... Oh ! quelle horreur ?

La favorite de l'empereur du Maroc vient de mourir à l'âge de trente-quatre ans. Il y avait vingt ans qu'elle habitait le harem avec le titre de première sultane. On l'a enterrée en grande pompe dans un kiosque situé au milieu des jardins impériaux ; c'était là sa résidence de prédilection. Elle a été ensevelie vêtue de ses plus précieux atours ; ses robes, ses vêtements ont été déchirés pour qu'ils ne puissent servir à personne ; ses meubles ont été détruits, la porte de ses appartements condamnée.

L'empereur du Maroc n'est d'ailleurs pas trop à plaindre, car il lui reste encore 199 femmes pour le consoler.

#### ANGLAIS ET BOERS

Les dépêches venant du sud de l'Afrique admettent maintenant que la prétendue victoire du général Colley n'a été qu'une grande défaite. Les Boers, loin d'avoir subi de grandes pertes, n'ont perdu que quelques hommes, et les Anglais ont fait des pertes comparativement énormes. Le gén. Colley n'a réussi à retourner à son camp qu'à la faveur des ténèbres.

Les Boers se battent avec un avantage évident. Armés de carabines à longue portée qu'ils dirigent avec une précaution admirable, ils profitent de tous les accidents de terrain et déciment les bataillons anglais sans que les projectiles ennemis puissent les atteindre.

Quand les Boers sont arrivés en la présence du corps d'armée du gén. Colley, ils étaient à cheval. Ils ont laissé leurs montures à environ 1,500 verges en arrière, et se cachant derrière les monticules, ils ont ouvert un feu meurtrier contre les Anglais. C'était un duel à la carabine où ils avaient tout l'avantage. Les Anglais voulurent se servir de leurs canons, mais, en peu de temps, tous les artilleurs tombèrent sous les balles des Boers ; ceux qui voulurent les remplacer eurent le même sort ; pendant les heures entières, les grosses pièces d'artillerie demeurèrent silencieuses ; c'étaient s'exposer à une mort certaine que de tenter de s'en approcher.

Les Boers dispersés de tous côtés en tirailleurs se tenaient à six ou sept cents verges. Leur tactique est admirable ; ils disparaissent souvent des positions qu'ils occupent et leurs coups de feu les révélaient soudain dans des endroits où on ne les attendait pas. Impossible pour les Anglais de charger à la bayonnette ; sous les coups de pareilles carabines dirigées par de pareils tirailleurs, aucun soldat ne parviendrait aux positions ennemies.

On voit par ces rapports à quels ennemis l'Angleterre a affaire. Cette guerre d'escarmouches et d'embuscade ne peut être soutenue à nombre égal par des troupes régulières.

**Un conseil.**—Morsures : A certaines époques de l'année, la rage attaque un certain nombre de chiens, que l'on voit le poil hérissé, les yeux hagards, la voix altérée, la bouche béante, la langue pendante et couverte d'une bave blanchâtre, la queue constamment en mouvement, parcourir les campagnes et propager par leurs morsures une épouvantable maladie, que la médecine est impuissante à guérir. Toutes les fois qu'un enfant aura été mordu par un chien enragé ou errant ou inconnu, il faudra laver soigneusement la plaie et la cautériser à fond avec une clef chauffée à blanc.

On a trouvé une curieuse pomme de terre à Nunda, N.-Y. Voici ce qu'on lit à ce propos dans un journal de l'endroit : " Cette pomme de terre, trouvée dans un champ de cette ville, pesait environ trois livres, et renfermait à l'intérieur quelque chose de bien singulier. Une tige, sortant de l'une des extrémités, remuait comme si elle eût été animée. On trancha le tubercule en deux, et on découvrit que la tige en question n'était rien moins que la queue de quelque chose à l'intérieur paraissant être moitié patate et moitié animal. C'était à peu près aussi gros qu'une souris, ayant des cavités semblables aux "yeux" d'une patate, et pourtant, ça ressemblait à de la chair d'animal, il y avait vie et mouvement ! Personne n'avait jamais rien vu de semblable. Ce tubercule extraordinaire a été envoyé à Rochester et soumis à l'examen des savants."

#### AVIS

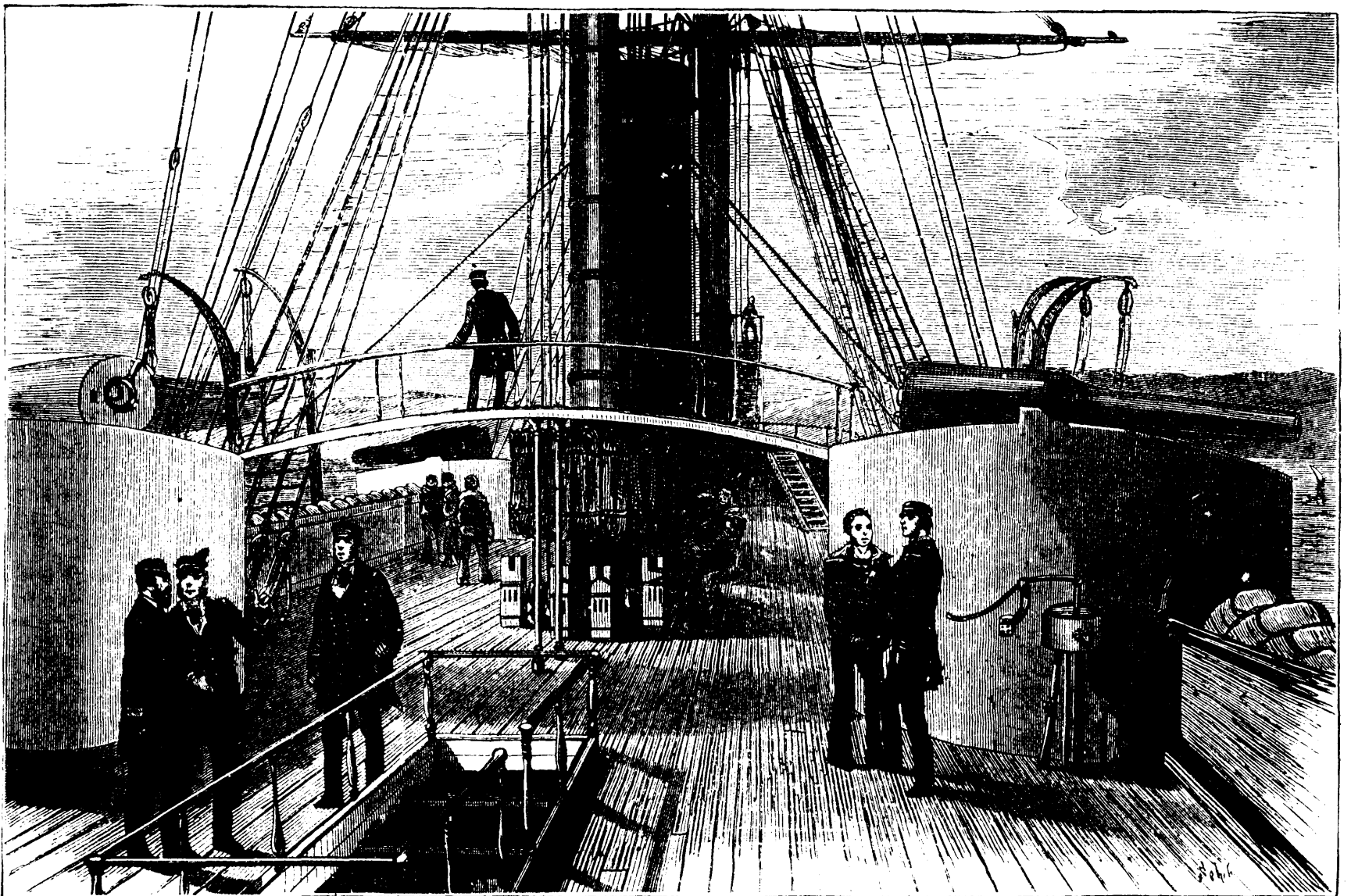
On a besoin, à L'OPINION PUBLIQUE, d'un bon collecteur, compétent et digne de confiance, capable d'offrir toutes les garanties nécessaires, S'adresser à G. B. Burland, gérant du journal.



L'HON. LETELLIER DE ST. JUST



JULES VERNE



A BORD DU RICHELIEU



COMBAT ENTRE LES MARCHANDS ET LES EMPLOYÉS DE LA COMPAGNIE DES CHARS URBAINS A TORONTO



VUE DES CHARS APRES LA BATAILLE



# UN CAPITAINE DE QUINZE ANS

PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

## CHAPITRE XVII

CENT MILLES EN DIX JOURS

Le plus ordinairement, les voyageurs ou coureurs des bois qui ont dormi dans les forêts à la belle étoile sont réveillés par des hurlements aussi fantaisistes que désagréables. Il y a de tout dans ce concert matinal, du grouillement, du grognement, du croassement, du ricanement, de l'aboïement et presque du "parlement," si l'on veut bien accepter ce mot, qui complète la série de ces bruits divers.

Ce sont les singes qui saluent ainsi le lever du jour. Là se rencontre le petit "marikina," le sagonin à masque bariolé, le "mono gris," dont les Indiens emploient la peau à recouvrir les batteries de leurs fusils, les sagous, reconnaissables à leurs deux longs bouquets de poils, et bien d'autres spécimens de cette nombreuse famille.

De ces divers quadrumanes, les plus remarquables incontestablement sont les "guéribas," à queue prenante, à face Bézélbuth. Lorsque le soleil se lève, le plus vieux de la bande entonne d'une voix imposante et sinistre une psalmodie monotone. C'est le baryton de la troupe. Les Indiens disent alors que les guéribas "récitent leurs patenôtres."

Mais ce jour-là, les singes ne firent point leur prière, car on ne les entendit pas, et, cependant, leur voix porte loin, car elle est produite par la rapide vibration d'une sorte de tambour osseux formé par un ronflement de l'os hyoïde de leur cou.

Bref, pour une raison ou pour une autre, ni les guéribas, ni les sagous, ni autres quadrumanes de cette immense forêt n'entonnèrent, ce matin-là, leur concert accoutumé.

Cela n'eût pas satisfait des Indiens nomades. Non que ces indigènes présentent ce genre de musique chorale, mais ils font volontiers la chasse aux singes, et, s'ils la font, c'est que la chair de cet animal, surtout lorsqu'elle est boucanée, est excellente.

Dick Sand et ses compagnons n'étaient pas sans doute au courant de ces habitudes des guéribas, car cela eût été pour eux un sujet de surprise de ne pas les entendre. Ils se réveillèrent donc l'un après l'autre, et bien remis par ces quelques heures de repos, qu'aucune alerte n'était venue troubler.

Le petit Jack ne fut pas le dernier à se détacher les bras. Sa première question fut pour demander si Hercule avait mangé un leup pendant la nuit. Aucun loup ne s'était montré, et, par conséquent, Hercule n'avait point encore déjeuné.

Tous, d'ailleurs, étaient à jeun comme lui, et, après la prière du matin, Nan s'occupa de préparer le repas.

Le menu fut celui du souper de la veille, mais, avec cet appétit qu'aiguise l'air matinal de la forêt, personne ne songeait à être difficile. Il convenait, avant tout, de prendre des forces pour une bonne journée de marche, et on en prit. Pour la première fois, peut-être, cousin Bénédicte comprit que de manger, ce n'était point un acte indifférent ou inutile de la vie. Seulement, il déclara qu'il n'était pas venu "visiter" cette contrée pour s'y promener les mains dans les poches, et que si Hercule l'empêchait encore de chasser aux coucous et autres mouches lumineuses, Hercule aurait affaire à lui.

Cette menace ne sembla pas effrayer le géant outre mesure. Toutefois, Mrs. Weldon le prit à part et lui dit que peut-être pourrait il laisser ceurir son grand enfant à droite et à gauche, mais à la condition de ne pas le perdre de vue. Il ne fallait pas sevrer complètement cousin Bénédicte des plaisirs si naturels à son âge.

A sept heures du matin, la petite troupe reprit le chemin vers l'est, en conservant l'ordre de marche qui avait été adopté la veille.

C'était toujours la forêt. Sur ce sol vierge, où la chaleur et l'humidité s'accordaient pour activer la végétation, on devait bien penser que le règne végétal apparaîtrait dans toute sa puissance. Le parallèle de ce vaste plateau se confondait presque avec les latitudes tropicales, et, peu haut certains mois de l'été, le soleil, en passant au zénith, y dardait ses rayons perpendiculaires. Il y avait donc une quantité énorme de chaleur emmagasinée dans ces terrains, dont le sous-sol se maintenait humide. Aussi, rien de plus magnifique que cette succession de forêts, ou plutôt cette forêt interminable.

Cependant, Dick Sand n'avait pas été sans observer ceci : c'est que, suivant Harris, on se trouvait dans la région des pampas. Or, pampa est un mot de la langue "quichna" qui signifie "plaine." Et, si ses souvenirs ne le trompaient pas, il croyait se rappeler que ces plaines présentent les caractères suivants : privation d'eau, absence d'arbres, manque de pierres ; abondance luxuriante de chardons pendant la saison des pluies, chardons qui deviennent presque arbrisseaux avec la saison chaude et forment alors d'impenétrables fourrés ; puis, aussi, des arbres

nains, des arbrisseaux épineux ; le tout donnant à ces plaines un aspect plutôt aride et désolé.

Or, il n'en était pas ainsi, depuis que la petite troupe, guidée par l'Américain, avait quitté le littoral. La forêt n'avait cessé de s'étendre jusqu'aux limites de l'horizon. Non, ce n'était point là cette pampa, telle que le jeune novice se la figurait. La nature, ainsi que l'avait dit Harris, s'était-elle donc plu à faire une région à part de ce plateau d'Atacama, dont il ne connaissait rien d'ailleurs, si ce n'est qu'il formait un des plus vastes déserts de l'Amérique du Sud, entre les Andes et l'océan Pacifique ?

Dick Sand, ce jour-là, posa quelques questions à ce sujet, et exprima à l'Américain la surprise que lui causait ce singulier aspect de la pampa.

Mais il fut vite détrompé par Harris, qui lui donna sur cette partie de la Bolivie les détails les plus exacts, témoignant ainsi de sa profonde connaissance du pays.

—Vous avez raison, mon jeune ami, dit-il au novice. La véritable pampa est bien telle que les livres de voyages vous l'ont dépeinte, c'est-à-dire une plaine assez aride et dont la traversée est souvent difficile. Elle rappelle nos savanes de l'Amérique du Nord, — à cela près que celles-ci sont un peu plus marécageuses. Oui, telle est bien la pampa du Rio-Colorado, telles sont les "lianos" de l'Orénoque et du Venezuela. Mais ici, nous sommes dans une contrée dont l'apparence m'étonne moi-même. Il est vrai, c'est la première fois que je suis cette route à travers le plateau, route qui a l'avantage d'abréger notre voyage. Mais, si je ne l'ai pas encore vu, je sais qu'il contraste extraordinairement avec la véritable pampa. Quant à celle-ci, vous la retrouveriez, non pas entre la Cordillère de l'Ouest et la haute chaîne des Andes, mais au delà des montagnes, sur toute cette partie orientale du continent qui s'étend jusqu'à l'Atlantique.

—Devrons-nous donc franchir la chaîne des Andes ? demanda vivement Dick Sand.

—Non, mon jeune ami, non, répondit en souriant l'Américain. Aussi ai-je dit : Vous la trouveriez, et non : Vous la trouveriez. Rassurez-vous, nous ne quitterons pas ce plateau, dont les plus grandes hauteurs ne dépassent pas quinze cents pieds. Ah ! s'il avait fallu traverser les Cordillères avec les seuls moyens de transport dont nous disposons, je ne vous aurais jamais entraîné à pareille aventure.

—En effet, répondit Dick Sand, il eût mieux valu remonter ou descendre la côte.

—Oh ! cent fois ! répliqua Harris. Mais l'hacienda de San-Felice est située en deçà de la Cordillère. Notre voyage, ni dans sa première ni dans sa seconde partie, n'offrira donc aucune difficulté réelle.

—Et vous ne craignez point de vous égarer dans ces forêts que vous traversez pour la première fois ? demanda Dick Sand.

—Non, mon jeune ami, non, répondit Harris. Je sais bien que cette forêt, c'est comme une mer immense, ou plutôt comme le dessous d'une mer, où un marin lui-même ne pourrait prendre hauteur et reconnaître sa position. Mais, habitué à voyager dans les bois, je sais trouver ma route rien qu'à la disposition de certains arbres, à la direction de leurs feuilles, au mouvement ou à la composition du sol, à mille détails qui vous échappent ! Soyez-en sûr, je vous conduirai, vous et les vôtres, où vous devez aller !

Toutes ces choses étaient dites très nettement par Harris. Dick Sand et lui, en tête de la troupe, causaient souvent, sans que personne se mêlât à leur conversation. Si le novice éprouvait quelques inquiétudes que l'Américain ne parvenait pas toujours à dissiper, il prêtait le garder pour lui seul.

Les 8, 9, 10, 11, 12 avril s'écoulèrent, sans que le voyage fût marqué par aucun incident. On ne faisait pas plus de huit à neuf milles par douze heures. Les instants consacrés aux repas ou au repos se succédaient régulièrement, et, bien qu'un peu de fatigue se fit déjà sentir, l'état sanitaire était encore fort satisfaisant.

Le petit Jack commençait à souffrir un peu de cette vie des bois, à laquelle il n'était pas accoutumé et qui devenait bien monotone pour lui. Et puis, on n'avait pas tenu toutes les promesses qu'on lui avait faites. Les pantins de caoutchouc, les oiseaux-mouches, tout cela semblait reculer sans cesse. Il avait été question aussi de lui montrer les plus beaux perroquets du monde, et ils ne devaient pas manquer dans ces riches forêts. Où était donc les papageais à plumage vert, presque tous originaires de ces contrées, les aras aux joues dénudées, aux longues queues pointues, aux couleurs éclatantes, dont les pattes ne se posent jamais à terre, et les camindés, qui sont plus spéciaux aux contrées tropicales, et les peruches multicolores, à la face emplumée, et enfin tous ces oiseaux bavards, qui, au dire des Indiens, parlent encore la langue des tribus éteintes ?

En fait de perroquets, le petit Jack ne voyait que ces jakos gris-cendré, à queue rouge, qui pullulaient sous les arbres. Mais ces jakos n'é-

taient pas nouveaux pour lui. On les a transportés dans toutes les parties du monde. Sur les deux continents, ils remplissent les maisons de leur insupportable caquetage, et, de toute la famille des "psittacins," ce sont ceux qui apprennent le plus facilement à parler.

Il faut dire en outre que, si Jack n'était pas content, cousin Bénédicte n'était pas davantage. On l'avait un peu laissé courir à droite et à gauche pendant la marche. Cependant, il ne trouvait aucun insecte qui fût digne d'enrichir sa collection. Le soir, les pyrophores eux-mêmes refusaient obstinément de se montrer à lui et de l'attirer par les phosphorescences de leur corselet. La nature semblait vraiment se jouer du malheureux entomologiste, dont l'humeur devenait massacrante.

Pendant quatre jours encore, la marche vers le nord-est se continua dans les mêmes conditions. Le 16 avril, il ne fallait pas estimer à moins de cent milles le parcours qui avait été fait depuis la côte. Si Harris ne s'était point égaré, — et il l'affirmait sans hésiter, — l'hacienda de San-Felice n'était plus qu'à vingt milles du point où se fit la halte ce jour-là. Avant quarante-huit heures, la petite troupe aurait donc un confortable abri où elle pourrait se reposer enfin de ses fatigues.

Cependant, bien que le plateau eût été presque entièrement traversé dans sa partie moyenne, pas un indigène, pas un nomade ne s'était rencontré sous l'immense forêt.

Dick Sand regretta plus d'une fois, sans en rien dire, de n'avoir pu s'échouer sur un autre point du littoral ! Plus au sud et plus au nord, les villages, les bourgades ou les plantations n'eussent pas manqué, et, depuis longtemps déjà, Mrs. Weldon et ses compagnons auraient trouvé un asile.

Mais si la contrée semblait être abandonnée de l'homme, les animaux se montrèrent plus fréquemment pendant ces derniers jours. On entendait parfois une sorte de long cri plaintif qu'Harris attribuait à quelques-uns de ces gros tardigrades, hôtes habituels de ces vastes régions boisées, qu'on nomme des "ais."

Ce jour-là aussi, pendant la halte du midi, un sifflement passa dans l'air, qui ne laissa pas d'inquiéter Mrs. Weldon, tant il était étrange.

—Qu'est-ce donc ? demanda-t-elle en se levant précipitamment.

—Un serpent ! s'écria Dick Sand, qui, son fusil armé, se jeta au-devant de Mrs. Weldon.

On pouvait craindre, en effet, que quelque reptile ne se fût glissé dans les herbes jusqu'au lieu de halte. Il n'y aurait eu rien d'étonnant à ce que ce fût un de ces énormes "sucurus," sortes de boas, qui mesurent quelquefois quarante pieds de longueur.

Mais Harris rappela aussitôt Dick Sand, que les noirs suivaient déjà, et il rassura Mrs. Weldon.

Suivant lui, ce sifflement n'avait pu être produit par un sucuru, puisque ce serpent ne siffle pas ; mais il indiquait la présence de certains quadrupèdes inoffensifs, assez nombreux dans cette contrée.

—Rassurez-vous donc, dit-il, et ne faites aucun mouvement qui puisse effrayer ces animaux.

—Mais quels sont-ils ? demanda Dick Sand, qui se faisait comme une loi de conscience d'interroger et de faire parler l'Américain, — lequel, d'ailleurs, ne se faisait jamais prier pour lui répondre.

—Ce sont des antilopes, mon jeune ami, répondit Harris.

—Oh ! que je voudrais les voir ! s'écria Jack.

—C'est bien difficile, mon petit bonhomme, répliqua l'Américain, très difficile !

—On peut peut-être essayer de les approcher, ces antilopes sifflantes ? reprit Dick Sand.

—Oh ! vous n'aurez pas fait trois pas, répondit l'Américain en secouant la tête, que toute la bande aura pris la fuite ! Je vous engage donc à ne pas vous déranger !

Mais Dick Sand avait ses raisons pour être curieux. Il voulait voir, et, son fusil à la main, il se glissa dans l'herbe. Tout aussitôt, une douzaine de gracieuses gazelles, à cornes petites et aiguës, passèrent avec la rapidité d'une trombe. LEUR PELAGE, D'UN ROUX ARDENT, dessina comme une nuage de feu sous le haut taillis de la forêt.

—Je vous avais prévenu, dit Harris, lorsque le novice revint prendre sa place.

Ces antilopes, si légères à la course, s'il avait été vraiment impossible de les distinguer, il n'en fut pas ainsi d'une autre troupe d'animaux, qui fut signalée le même jour. Ceux-là, on put les voir, — imparfaitement, il est vrai, — mais leur apparition amena une discussion assez singulière entre Harris et quelques-uns de ses compagnons.

La petite troupe, vers quatre heures du soir, s'était arrêtée un instant près d'une clairière, lorsque trois ou quatre animaux de grande taille débouchèrent d'un fourré, à une centaine de pas, et détalèrent aussitôt avec une remarquable vitesse.

Malgré les recommandations de l'Américain, cette fois, le novice, ayant vivement épaulé son fusil, fit feu sur l'un de ces animaux. Mais, au moment où le coup partait, l'arme avait été rapidement détournée par Harris, et Dick Sand, si adroit qu'il fût, avait manqué son but.

—PAS DE COUP DE FEU ! pas de coup de feu ! avait dit l'Américain.

—Ah çà ! mais ce sont des girafes ! s'écria Dick Sand, sans répondre autrement à l'observation d'Harris.

—Des girafes ! répéta Jack, en se redressant sur la selle du cheval. Où sont-elles, les grandes bêtes ?

—Des girafes ! répondit Mrs. Weldon. Tu

te trompes, mon cher Dick. Il n'y a pas de girafes en Amérique.

—En effet, dit Harris, qui paraissait assez surpris, il ne peut y avoir de girafes dans ce pays !

—Mais alors ?... fit Dick Sand.

—Je ne sais vraiment que penser ! répondit Harris. Vos yeux, mon jeune ami, ne vous ont-ils pas abusé, et ces animaux ne seraient-ils pas plutôt des autruches ?

—Des autruches ! répétèrent Dick Sand et Mrs. Weldon en se regardant, très surpris.

—Oui ? de simples autruches, répéta Harris.

—Mais les autruches sont des oiseaux, reprit Dick Sand, et, par conséquent, elle n'ont que deux pattes !

—Eh bien, répondit Harris, j'ai précisément cru voir que ces animaux qui viennent de s'enfuir se sont rapidement étaient des bipèdes !

—Des bipèdes ! répondit le novice.

—Il me semble bien avoir aperçu des animaux à quatre pattes, dit alors Mrs. Weldon.

—Moi aussi, ajouta le vieux Tom, dont Bat, Actéon et Austin confirmèrent les paroles.

—Des autruches à quatre pattes ! s'écria Harris en éclatant de rire. Voilà qui serait plaisant !

—Aussi, reprit Dick Sand, avons-nous cru que c'étaient des girafes, et non des autruches.

—Non, mon jeune ami, non ! dit Harris. Vous avez certainement mal vu. Cela s'explique par la rapidité avec laquelle ces animaux se sont enfuis. D'ailleurs, il est arrivé plus d'une fois à des chasseurs de se tromper comme vous, et de la meilleure foi du monde !

Ce que disait l'Américain était "fort" plausible. Entre une autruche de grande taille et une girafe de taille moyenne, vues à une certaine distance, il est facile de se méprendre. Qu'il s'agisse d'un bec ou d'un museau, tous deux n'en sont pas moins emmanchés au bout d'un long cou renversé en arrière, et, à la rigueur, on peut dire qu'une autruche n'est qu'une demi-girafe. Il ne lui manque que les pattes de derrière. Donc, ce bipède et ce quadrupède, passant à l'improviste rapidement, peuvent, à la grande rigueur, être pris l'un pour l'autre.

D'ailleurs, la meilleure preuve que Mrs. Weldon et les autres se trompaient, c'est qu'il n'y a pas de girafes en Amérique.

Dick Sand fit alors cette réflexion :

—Mais je croyais que les autruches ne se rencontraient pas plus que les girafes dans le Nouveau-Monde ?

—Si, mon jeune ami, répondit Harris, et précisément l'Amérique du Sud en possède une espèce particulière. A cette espèce appartient le "nandou," que vous venez de voir !

Harris disait vrai. Le nandou est un échassier assez commun dans les plaines du Sud-Amérique, et sa chair, lorsqu'il est jeune, est bonne à manger. Cet animal robuste, dont la taille dépasse quelquefois deux mètres, a le bec droit, les ailes longues et formées de plumes touffues de nuance bleuâtre, les pieds formés de trois doigts munis d'ongles, — ce qui le distingue essentiellement des autruches de l'Afrique.

Ces détails, très-exacts, furent donnés par Harris, qui paraissait être fort au courant des mœurs des nandous. Mrs. Weldon et ses compagnons durent convenir qu'ils s'étaient trompés.

—D'ailleurs, jouta Harris, il est possible que nous rencontrions une autre bande de ces autruches. Eh bien, cette fois, regardez mieux, et ne vous exposez plus à prendre des oiseaux pour des quadrupèdes ! Mais surtout, mon jeune ami, n'oubliez pas mes recommandations, et ne tirez plus sur quelque animal que ce soit ! Nous n'avons pas besoin de chasser pour nous procurer des vivres, et, je le répète, il ne faut pas que la détonation d'une arme à feu signale notre présence dans cette forêt.

Dick Sand, cependant, demeurait pensif. Une fois encore, un doute venait de se faire dans son esprit.

Le lendemain, 17 avril, la marche fut reprise, et l'Américain affirma que vingt-quatre heures ne se passeraient pas sans que la petite troupe fût installée dans l'hacienda de San-Felice.

—La, mistress Weldon, ajouta-t-il, vous recevrez tous les soins nécessaires à votre position, et quelques jours de repos vous remettront tout à fait. Peut-être ne trouverez-vous pas dans cette ferme le luxe auquel vous êtes accoutumés à votre habitation de San-Francisco, mais vous verrez que nos exploitations de l'intérieur ne manquent point de confortables. Nous ne sommes pas absolument des sauvages.

—Monsieur Harris, répondit Mrs. Weldon, si nous n'avons que des remerciements à vous offrir pour votre généreux concours, du moins nous vous les offrirons de bon cœur. Oui ! il est temps que nous arrivions !

—Vous êtes bien fatiguée, mistress Weldon ?

—Moi, peu importe ! répondit Mrs. Weldon, mais je m'aperçois que mon petit Jack s'épuise peu à peu ! La fièvre commence à le prendre à certaines heures !

—Oui, répondit Harris, et, quoique le climat de ce plateau soit très-sain, il faut bien avouer qu'en mars et en avril il y règne des fièvres intermittentes.

—Sans doute, dit alors Dick Sand, mais aussi la nature, qu'est toujours et partout prévoyante, a-t-elle mis le remède près du mal !

—Et comment cela, mon jeune ami ? demanda Harris, qui semblait ne pas comprendre.

—Ne sommes-nous donc pas dans la région des quinquinas ? répondit Dick Sand.

—En effet, dit Harris, vous avez parfaitement raison. Les arbres qui fournissent la précieuse écorce fébrifuge sont ici chez eux.

—Je m'étonne même, ajouta Dick Sand, que nous n'en ayons pas encore vu un seul !

—Ah ! mon jeune ami, répondit Harris, ces arbres ne sont pas faciles à distinguer. Bien qu'ils soient souvent de haute taille, que leurs feuilles soient grandes, leurs fleurs roses et odorantes, on ne les découvre pas aisément. Il est rare qu'ils poussent par groupes. Ils sont plutôt disséminés dans les forêts, et les Indiens, qui font la récolte du quinquina, ne peuvent les reconnaître qu'à leur feuillage toujours vert.

—Monsieur Harris, dit Mrs. Weldon, si vous voyez un de ces arbres, vous me le montrerez.

—Certainement, mistress Weldon, mais vous trouverez à l'hacienda du sulfate de quinine. Cela vaut encore mieux, pour couper la fièvre, que la simple corce de l'arbre.

Cette dernière journée de voyage s'écoula sans autre incident. Le soir arriva, et LA HALTE FUT ORGANISÉE POUR LA NUIT comme d'habitude. Jusqu'alors, il n'avait pas plu, mais le temps se préparait à changer, car une nuée chaude s'éleva du sol et forma bientôt un épais brouillard. On touchait, en effet, à la saison des pluies. Heureusement, le lendemain, un confortable abri serait hospitalièrement offert à la petite troupe. Ce n'étaient plus que quelques heures à passer.

Bien que, selon Harris, qui ne pouvait établir son calcul que d'après le temps qu'avait duré le voyage, on ne dut plus être qu'à six milles de l'hacienda, les précautions ordinaires furent prises pour la nuit. Tom et ses compagnons durent veiller l'un après l'autre. Dick Sand tint à ce que rien ne fût négligé à cet égard. Moins que jamais, il ne voulut se départir de sa prudence habituelle, car un terrible soupçon s'incrétait dans son esprit ; mais il ne voulait rien dire encore.

La couchée avait été faite au pied d'un bouquet de grands arbres. La fatigue aidant, Mrs. Weldon et les siens dormaient déjà, lorsqu'ils furent réveillés par un grand cri.

—Eh ! qu'y a-t-il ? demanda vivement Dick Sand, qui fut debout, le premier de tous.

—C'est moi ! c'est moi qui ai crié ! répondit cousin Bénédicte.

—Et qu'avez-vous ? demanda Mrs. Weldon.

—Je viens d'être mordu !

—Par un serpent ?... demanda avec effroi Mrs. Weldon.

—Non, non ! Ce n'est pas un serpent, mais un insecte, répondit cousin Bénédicte. Ah ! je le tiens ! je le tiens !

—Eh bien, écrasez votre insecte, dit Harris, et laissez-nous dormir, monsieur Bénédicte !

—Ecraser un insecte ! s'écria cousin Bénédicte. Non pas ! il faut voir ce que c'est !

—Quelque moustique ! dit Harris en haussant les épaules.

—Point ! C'est une mouche, répondit cousin Bénédicte, et une mouche qui doit être très-curieuse !

Dick Sand avait allumé une petite lanterne portative, et il l'approcha du cousin Bénédicte.

—Bonté divine ! s'écria celui-ci. Voilà qui me console de toutes mes déceptions ! J'ai donc enfin fait une découverte !

Le brave homme délirait. Il regardait sa mouche en triomphateur ! Il l'eût baisée volontiers !

—Mais qu'est-ce donc ? demanda Mrs. Weldon.

—Un diptère, cousine, un fameux diptère ! Et le cousin Bénédicte montra une mouche plus petite qu'une abeille, de couleur terne, rayée de jaune à la partie inférieure de son corps.

—Elle n'est pas venimeuse, cette mouche ? demanda Mrs. Weldon.

—Non, cousine, non, du moins pour l'homme. Mais pour les animaux, pour des antilopes, pour des buffles, même pour des éléphants, c'est autre chose ! Ah ! l'adorable insecte !

—Eufin, demanda Dick Sand, nous direz-vous, monsieur Bénédicte, quelle est cette mouche ?

—Cette mouche, répondit l'entomologiste, cette mouche, que je tiens entre mes doigts, cette mouche !... c'est une tsetse ! C'est ce fameux diptère qui est l'honneur d'un pays, et, jusqu'ici, on n'a jamais encore trouvé de tsetse en Amérique !

Dick Sand n'osa pas demander au cousin Bénédicte en quelle partie du monde se rencontrait uniquement cette redoutable tsetse !

Et lorsque ses compagnons, après cet incident, eurent repris leur sommeil interrompu, Dick Sand, malgré la fatigue qui l'accablait, ne ferma plus l'œil de toute la nuit !

## CHAPITRE XVIII

### LE MOT TERRIBLE !

Il était temps d'arriver. Une extrême lassitude mettait Mrs. Weldon dans l'impossibilité de poursuivre plus longtemps un voyage fait dans de si pénibles conditions. Son petit garçon, très-rouge pendant les accès de fièvre, très-pâle pendant les intermittences, faisait peine à voir. Sa mère, extrêmement inquiète, n'avait pas voulu abandonner Jack, même aux soins de la bonne Nan. Elle le tenait à demi couché dans ses bras.

Où ! il était temps d'arriver ! Mais, à s'en rapporter à l'Américain, le soir même de ce jour qui se levait, le soir de ce 18 avril, la petite troupe serait enfin à l'abri dans l'hacienda de San-Felice.

Douze jours de voyage pour une femme, douze nuits passées en plein air, c'était là de quoi accabler Mrs. Weldon, si énergique qu'elle fût. Mais, pour un enfant, c'était pis, et la

vue du petit Jack malade, auquel manquaient les soins les plus élémentaires, eût suffi à la briser.

Dick Sand, Nan, Tom, ses compagnons avaient mieux supporté les fatigues du voyage. Les vivres, bien qu'ils commençassent à s'épuiser, ne leur avaient point fait défaut, et leur état était satisfaisant.

Quant à Harris, il semblait fait aux épreuves de ces longs parcours à travers les forêts, et il ne paraissait pas que la fatigue eût prise sur lui. Seulement, à mesure qu'il se rapprochait de l'hacienda, Dick Sand observa qu'il était plus préoccupé et de moins franche allure qu'auparavant. Le contraire aurait été plus naturel. C'était, du moins, l'opinion du jeune novice, devenu plus que défiant à l'égard de l'Américain. Et cependant, quel intérêt eût pu porter Harris à les tromper ! Dick Sand n'aurait pu l'expliquer, mais il surveillait leur guide de très-près.

L'Américain, probablement, se sentait mal vu de Dick Sand, et, sans doute, c'était une défiance qui le rendait plus taciturne encore auprès de son "jeune ami."

La marche avait été reprise. Dans la forêt, moins épaisse, les arbres s'éparpillaient par groupes, et ne formaient plus d'impenétrables masses. Etait-ce donc la véritable pampa, dont Harris avait parlé ?

Pendant les premières heures de la journée, aucun incident ne vint aggraver les inquiétudes de Dick Sand. Seulement, deux faits furent observés par lui. Peut-être n'avaient-ils pas une grande importance, mais, dans les conjonctures actuelles, aucun détail n'était à négliger.

Ce fut l'allure de Dingo, qui, tout d'abord, attira plus spécialement l'attention du jeune novice.

En effet, le chien, qui pendant tout ce parcours avait semblé suivre une piste, devint tout autre, et cela presque soudain. Jusqu'alors, le nez au sol, le plus souvent, flairant les herbes ou les arbustes, ou il se taisait ou il faisait entendre une sorte d'aboïement lamentable, comme eût été l'expression d'une douleur ou d'un regret.

Or, ce jour-là, les aboiements du singulier animal redevinrent éclatants, parfois furieux, tels qu'ils étaient autrefois, lorsque Negro se parait sur le pont du *Pilgrim*.

Un soupçon traversa l'esprit de Dick Sand, et il fut confirmé dans ce soupçon par Tom, qui lui dit :

—Voilà qui est singulier, monsieur Dick ! Dingo ne flairé plus le sol comme il faisait hier encore ! Il a le nez au vent, il est agité, son poil se hérissé ! On dirait qu'il sent de loin....

—Negoro, n'est-ce pas ? répondit Dick Sand, qui saisit le bras le bras du vieux noir et lui fit signe de parler à voix basse.

—Negoro, monsieur Dick. Ne peut-il se faire qu'il ait suivi nos traces !...

—Oui, Tom, et qu'en ce moment même, il ne soit pas très-éloigné ?

—Mais... pourquoi ? dit Tom.

—Ou Negro ne connaissait pas ce pays, reprit Dick Sand, et alors il avait tout intérêt à ne pas nous perdre de vue....

—Ou !... fit Tom, qui regardait anxieusement le novice.

—Ou, reprit Dick Sand, il le connaissait, et alors....

—Mais comment Negro connaîtrait-il cette contrée ? Il n'y est jamais venu !

—N'y est-il jamais venu ? murmura Dick Sand. Enfin, un fait incontestable, c'est que Dingo agit comme si cet homme qu'il déteste s'était rapproché de nous !

Puis, s'interrompant pour appeler le chien, qui, après que hésitation, vint à lui :

—Eh ! dit-il, Negro ! Negro !

Un furieux aboiement fut la réponse de Dingo. Ce nom fit sur lui son effet habituel, et il s'élança en avant, comme si Negro eût été caché derrière quelque fourré.

Harris avait vu toute cette scène. Les lèvres un peu serrées, il s'approcha du novice.

—Que demandez-vous donc à Dingo ? dit-il.

—Oh ! presque rien, monsieur Harris, répondit le vieux Tom, en plaisantant. Nous lui demandons des nouvelles de ce compagnon de bord que nous avons perdu !

—Ah ! fit l'Américain, ce cuisinier du bord dont vous m'avez déjà parlé ?

—Oui, répondit Tom. On dirait, à entendre Dingo, que Negro est dans le voisinage !

—Comment aurait-il pu arriver jusqu'ici ? répondit Harris. Il n'était jamais venu dans ce pays, que je sache !

—A moins qu'il nous l'ait caché ? répondit Tom.

—Ce serait étonnant, dit Harris. Mais, si vous le voulez, nous allons battre ces taillis. Il est possible que ce pauvre diable ait besoin de secours, qu'il soit en détresse....

—C'est inutile, monsieur Harris, répondit Dick Sand. Si Negro a su venir jusqu'ici, il saura aller plus loin. Il est homme à se tirer d'affaire !

—Comme vous le voudrez, répondit Harris.

—Allons, Dingo, tais-toi, ajouta brièvement Dick Sand, pour terminer la conversation.

La seconde observation qui fut faite par le novice se rapportait au cheval de l'Américain.

Il ne semblait pas "qu'il sentit l'écurie," comme font les animaux de son espèce. Il ne humait pas l'air, il ne pressait pas son allure, il ne dilatait pas ses naseaux, il ne poussait pas de ces hennissements qui indiquent la fin d'un voyage. A la bien observer, il paraissait être aussi indifférent que si l'hacienda, à laquelle il était allé plusieurs fois cependant, et qu'il devait connaître, eût été à quelques centaines de milles encore.

—Ce n'est point un cheval qui arrive ! pensa le jeune novice.

Et, cependant, suivant ce qu'Harris avait dit la veille, il ne restait plus que six milles à faire, et sur ces derniers six milles, à cinq heures du soir, quatre avaient été certainement franchis.

Or, si le cheval ne sentait rien de l'écurie, dont il devait avoir grand besoin, rien n'y plus n'annonçait les approches d'une grande exploitation, telle que devait être l'hacienda de San-Felice.

Mrs. Weldon, tout indifférente qu'elle fut alors à ce qui n'était pas son enfant, fut frappée de voir encore la contrée si déserte. Quoi ! pas un indigène, pas un des serviteurs de l'hacienda, à une si médiocre distance ! Harris s'était-il égaré ? Non ! Elle repoussa cette idée. Un nouveau retard, c'eût été la mort de son petit Jack !

Cependant, Harris allait toujours en avant ; mais il semblait observer les profondeurs du bois, et regarder à droite, à gauche, comme un homme qui n'est pas sûr de lui... ou de sa route !

Mrs. Weldon ferma les yeux pour ne plus le voir.

Après une plaine large d'un mille, la forêt, sans être aussi épaisse que dans l'ouest, avait reparu, et la petite troupe s'enfonça de nouveau sous les grands arbres.

A six heures du soir, on était arrivé auprès d'un fourré qui paraissait avoir récemment livré passage à une bande de puisants animaux.

Dick Sand observa très-attentivement autour de lui.

A une hauteur qui dépassait de beaucoup la taille humaine, les branches étaient arrachées ou brisées. En même temps, les herbes, violemment écartées, laissaient voir sur le sol, un peu marécageux, des empreintes de pas qui ne pouvaient être que ceux de jaguars ou de cougars.

Etaient-ce donc des "ais" ou quelques autres tardigrads dont le pied avait ainsi marqué le sol ? Mais comment expliquer alors le bris des branches à une telle hauteur ?

Des éléphants auraient pu, sans doute, laisser de telles empreintes, imprimer ces larges traces, faire une trouée pareille dans l'impenétrable taillis. Mais de ces éléphants, il ne s'en trouve pas en Amérique. Ces énormes pachydermes ne sont point originaires du Nouveau-Monde. On ne les y a jamais acclimatés, non plus.

L'hypothèse que des éléphants eussent passé là était absolument inadmissible.

Quoi qu'il en fût, Dick Sand ne fit point connaître ce que cet inexplicable fait lui donna à penser. Il n'interrogea même pas l'Américain à cet égard. Qu'attendre d'un homme qui avait essayé de lui faire prendre des girafes pour des autruches ? Harris eût encore donné là quelque explication, plus ou moins bien imaginée, qui n'aurait rien changé à la situation.

Quoi qu'il en soit, l'opinion de Dick fut faite sur Harris. Il sentait en lui un traître ! Il n'attendait qu'une occasion pour mettre à nu sa déloyauté, pour en avoir raison, et tout lui disait que cette occasion était proche.

Mais quel pouvait être le but secret d'Harris ? Quel avenir attendait donc les survivants du *Pilgrim* ? Dick Sand se répétait que sa responsabilité n'avait pas cessé avec le naufrage. Il lui faudrait encore, et plus que jamais, pourvoir au salut de ceux que l'échouage avait jetés sur cette côte ! Cette femme, ce jeune enfant, ces noirs, tous ses compagnons d'infortune, c'était lui seul qui devait les sauver ! Mais s'il pouvait tenter quelque chose à bord, s'il pouvait agir en marin, ici, au milieu des terribles épreuves qu'il entrevoyait, quel parti prendrait-il ?

Dick Sand ne voulut pas fermer les yeux devant l'effroyable réalité que chaque instant rendait plus indiscutable. Le capitaine de quinze ans qu'il avait été sur le *Pilgrim*, il le retrouvait dans ces conjectures ! Mais il ne voulut rien dire qui pût alarmer la pauvre mère, avant que le moment fût venu d'agir !

Et il ne dit rien, même quand, arrivé sur les bords d'un cours d'eau assez large, précédant la petite troupe d'une centaine de pas, il aperçut d'énormes animaux qui se précipitaient sous les grandes herbes de la berge.

—Des hippopotames ! des hippopotames ! allait-il s'écrier.

Et c'étaient bien de ces pachydermes à grosses tête, à large museau renflé, dont la bouche est armée de dents qui la dépassent de plus d'un pied, qui sont trapus sur leurs jambes courtes, dont la peau, dépourvue de poils, est d'un roux tanné ! Des hippopotames en Amérique !

On continua de marcher pendant toute la journée, mais péniblement. La fatigue commençait à retarder même les plus robustes. Il était vraiment temps qu'on arrivât, ou bien on serait forcé de s'arrêter.

Mrs. Weldon, uniquement occupée de son petit Jack, ne sentait peut-être pas la fatigue, mais ses forces étaient épuisées. Tous, plus ou moins, étaient rendus. Dick Sand résistait par une suprême énergie morale, puisée dans le sentiment du devoir.

Vers quatre heures du soir, le vieux Tom trouva, dans l'herbe, un objet qui attira son attention. C'était une arme, une sorte de couteau, d'une forme particulière, formé d'une large lame courbe, emmanchée dans un carré d'ivoire assez grossièrement ornementé.

Ce couteau, Tom le porta à Dick Sand, qui le prit, l'examina, et, finalement, le montra à l'Américain, disant :

—Sans doute, les indigènes ne sont pas loin !

—En effet, répondit Harris, et cependant....

—Cependant ?... répéta Dick Sand, qui regarda Harris bien en face.

—Nous devrions être tout près de l'hacienda, reprit Harris en hésitant, et je ne reconnais pas....

—Vous êtes-vous donc égaré ? demanda vivement Dick Sand.

—Égaré, non.... L'hacienda ne doit pas être à plus de trois milles, maintenant. Mais j'ai voulu prendre par le plus court, à travers la forêt, et j'ai peut-être eu tort !

—Peut-être, répondit Dick Sand.

—Je ferai bien, je pense, d'aller en avant, dit Harris.

—Non, M. Harris, ne nous séparons pas, répondit Dick Sand d'un ton décidé.

—Comme vous voudrez ! reprit l'Américain. Mais, pendant la nuit, il me sera difficile de vous guider.

—Qu'à cela ne tienne ! répondit Dick Sand. Nous allons faire halte. Mrs. Weldon consentira à passer une dernière nuit sous les arbres, et demain, lorsqu'il fera grand jour, nous nous remettrons en route ! Deux ou trois mille encore, ce sera l'affaire d'une heure !

—Soit, répondit Harris.

En ce moment, Dingo fit entendre des aboiements furieux.

—Ici, Dingo, ici ! cria Dick Sand. Tu sais bien qu'il n'y a personne, et que nous sommes dans le désert !

Cette dernière halte fut donc décidée. Mrs. Weldon laissa faire ses compagnons sans prononcer une parole. Son petit Jack, assoupi par la fièvre, reposait entre ses bras.

On chercha le meilleur emplacement pour y passer la nuit.

Ce fut sous un large bouquet d'arbres que Dick Sand songea à tout disposer pour la couchée. Mais le vieux Tom, qui s'occupait avec lui de ces préparatifs, s'arrêta tout à coup, s'écriant :

—Monsieur Dick ! voyez ! voyez !

—Qu'y a-t-il, mon vieux Tom ? demanda Dick Sand, du ton calme d'un homme qui s'attend à tout.

—Là.... là.... fit Tom.... sur ces arbres.... des taches de sang.... Et.... à terre.... des membres mutilés !...

Dick Sand se précipita vers l'endroit que désignait le vieux Tom. Puis, revenant à lui :

—Tais-toi, Tom, tais-toi ! dit-il.

En effet, IL Y AVAIT LA, SUR LE SOL, DES MAINS COUPÉES, et, auprès de ces débris humains, quelques fourches brisées, une chaîne rompue !

Mrs. Weldon, heureusement, n'avait rien vu de cet horrible spectacle.

Quant à Harris, il se tenait à l'écart, et qui l'eût observé en ce moment aurait été frappé du changement qui s'était fait en lui. Sa face avait quelque chose de féroce.

Dingo, lui, avait rejoint Dick Sand, et, devant ces restes sanglants, il aboyait avec rage.

Le novice eut beaucoup de peine à le chasser. Cependant, le vieux Tom, à la vue de ces fourches, de cette chaîne brisée, était resté immobile, comme si ces pieds fussent enracinés dans le sol. Les yeux démesurément ouverts, les mains crispées, il regardait, murmurant ces incohérentes paroles :

—J'ai vu.... déjà vu.... ces fourches.... tout petit.... j'ai vu....

Et, sans doute, les souvenirs de sa première enfance lui revenaient vaguement. Il cherchait à se rappeler !... Il allait parler !...

—Tais-toi, Tom ! répéta Dick Sand. Pour mistress Weldon, pour nous tous, tais-toi.

Et le novice emmena le vieux noir.

Un autre lieu de halte fut choisi, à quelque distance, et tout fut disposé pour la nuit.

Le repas fut préparé, mais on y toucha à peine. La fatigue l'emportait sur la faim. Tous étaient sous une indéfinissable impression d'inquiétude qui touchait à la terreur.

L'obscurité se fit peu à peu. Bientôt elle fut profonde. Le ciel était couvert de gros nuages orageux. Entre les arbres, dans l'horizon de l'ouest, on voyait s'enflammer quelques éclairs de chaleur. Le vent tombé, pas une feuille ne remuait aux arbres. Un silence absolu succédait aux bruits du jour, et on eût pu croire que la lourde atmosphère, saturée d'électricité, devenait impropre à la transmission des sons.

Dick Sand, Bat, Austin, veillaient ensemble. Ils cherchaient à voir, à entendre, dans cette profonde nuit, si une leur quelconque ou quelque bruit suspect auraient frappé leurs yeux ou leurs oreilles. Rien ne troublait ni le calme ni l'obscurité de la forêt.

Tom, non pas assoupi, mais assourdi dans ses souvenirs, la tête courbée, demeurait immobile, comme s'il eût été frappé de quelque coup subit.

Mrs. Weldon berçait son enfant dans ses bras et n'avait de pensées que pour lui.

Seul, cousin Bénédicte dormait peut-être, car seul il ne subissait pas l'impression commune. Sa faculté de pressentir n'allait pas si loin.

Tout à coup, vers onze heures, un rugissement prolongé et grave se fit entendre, auquel se mêlait une sorte de frémissement peu aigu.

Tom se dressa tout debout, et sa main se tendit vers un épais fourré, distant d'un mille au plus.

—Le lion ! le lion !

Ce rugissement qu'il avait si souvent entendu dans son enfance, le vieux noir venait de le reconnaître !

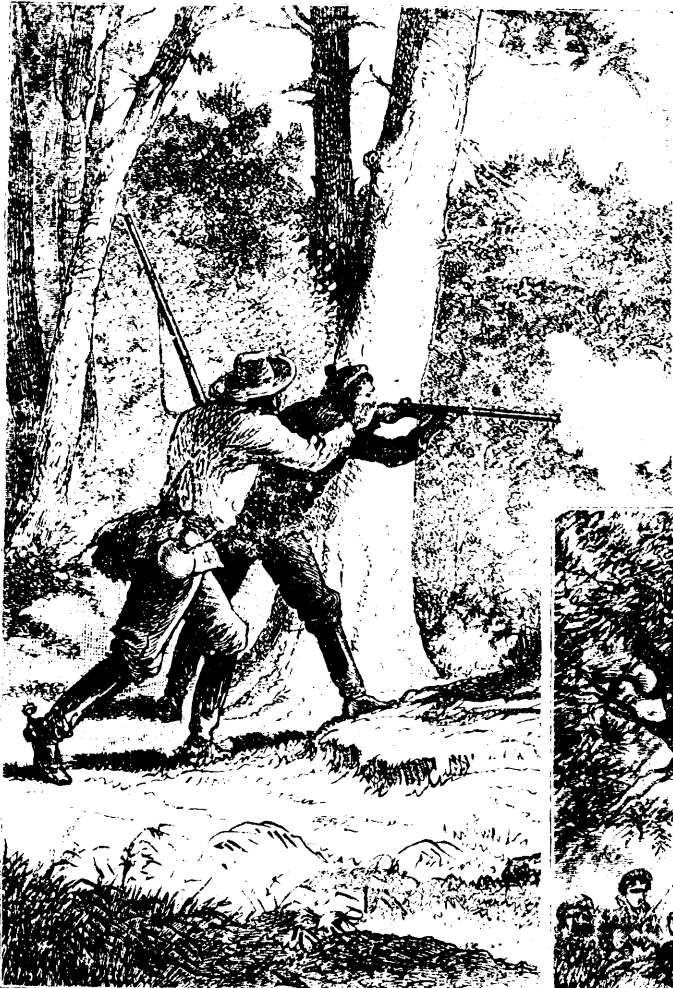
—Le lion ! répéta-t-il.

Dick Sand, incapable de se maîtriser plus longtemps, SE PRÉCIPITA, LE COUTELAS A LA MAIN, vers la place qu'occupait Harris....

Harris n'était plus là, et son cheval avait disparu avec lui.

Une sorte de révolution se fit dans l'esprit de Dick Sand.... Il n'était pas où il avait cru être !

Ainsi, ce n'était point à la côte américaine que le *Pilgrim* avait atterri ! Ce n'était pas l'île de Pâques, dont le novice avait relevé la posi-



"Pas de coup de feu!"



Il y avait là, sur le sol, des mains coupées



Leur pelage, d'un roux ardent



La halte fut organisée pour la nuit



Dick Saud se précipita, le coutelas à la main

GRAVURES DU FEUILLETON

tion en mer, mais lequel autre île, précisément située à l'ouest de ce continent, comme l'île de Pâques est située à l'ouest de l'Amérique!

La boussole l'avait trompé pendant une partie du voyage, on sait pourquoi! Entraîné par la tempête sur une fausse route, il avait dû tourner le cap Horn, et, de l'océan Pacifique, il était passé dans l'Atlantique!

Enfin, c'était bien le rugissement du lion qui venait d'éclater à travers la forêt! Et ces fourches, ces chaînes, ce couteau de forme singulière, c'étaient les engins du marchand d'esclaves! Ces mains mutilées, c'étaient des mains de captifs!

Le Portugais Negro et l'Américain Harris devaient être d'accord!

Et ces mots terribles, devinés par Dick Sand, s'échappèrent enfin de ces lèvres:

-L'Afrique! L'Afrique équatoriale! L'Afrique des traitants et des esclaves!

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

PASTILLES PECTORALES

Ces pastilles sont fortement recommandées contre les Bronchites, Rhumes, Toux opiniâtre, Catarrhe, Extinction de voix, etc., etc.

En vente dans toutes les Pharmacies. Seul propriétaire,

S. LACHANCE, Chimiste, 646, rue Ste-Catherine, Montréal.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département au "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 112.—PROVERBE-QUATRAIN.

Un criminel jugé fait un recours en grâce, Le roi pour certain fait l'accorde au condamné; Elle arrive... mais l'homme était pendu sur [place].

"x'xxx xxxxx xx xxxxxx xxxxxx xx'xx x [xxxx]"

No. 113.—ÉNIGMES

Première à Rome et la seconde en France, Je suis la dernière à la cour; Je vis au sein de l'espérance, Et je mets le comble à l'amour.

A. L. G., St-Germain de Rimouski.

No. 114

Enfant de l'art, enfant de la nature, Sans prolonger les jours, j'empêche de mourir; Plus je suis vrai plus je fais d'imposture, Et je deviens trop jeune à force de vieillir.

No. 115.—MOTS EN TRIANGLE.

Mouvement des eaux, Rivière de France, Emouvé! le chapeau, Article ou pronom, Toujours dans Léon.

Mlle EMILIE LÉTOURNEAU, St-Joseph (Beauce).

No. 116.—LOGOGRAPHES

En vérité, je vous le dis, ami lecteur, Avec mes sept pieds vous me tenez en horreur, Mais je vous le dis aussi, si vous changez mon [cœur], Avec moi souvent vous goûterez du bonheur.

No. 117

Sans ma tête, Je suis un petit poisson. — Avec ma tête, Utile dans une maison.

L. A. LÉTOURNEAU, St-Joseph (Beauce).

No. 118.—CHARADES

Mon premier, méprisable insecte, Se nourrit souvent de chair infecte. Mon second nous annonce qu'un fidèle A rendu son âme à l'immortel. Et sur mon entière devise, Jamais chaleur n'aura de prise.

Mlle ELMIRE DE LAGORGENDIERE, Portneuf.

No. 119

Mon premier est produit de la terre, Mon second un des rois de la terre, Et mon tout un des dieux de la terre.

B. E. P., Berthier (en haut).

No. 120

Mon premier est un instrument destructeur, Mon second préserve des malheureux, Et mon tout s'en va en vapeur.

L. A. CLOUTIER, St-Joseph (Beauce).

ENFANTILLAGES

No. 121.—Quelle différence y a-t-il entre une araignée et une coquette?—R. MAILHOT, St-Jean Deschailions.

No. 122.—Quelles sont les couleurs que les jeunes filles doivent le plus redouter?

No. 123.—MOTS CARRÉS

A Montréal, un marchand de renom; Il tombe en mer, en s'envolant de terre; Il est bien grand, l'évêque de ce nom; Pluie abondante, avec éclairs, tonnerre; Avec son frère, il détrônait Eson.

V. P., Isle Dupas.

No. 124

Planète remarquable, ami, est mon premier; Sans mon second, non, vous ne vous marierez pas; Avec mon troisième, vous n'affirmez pas; Et souvent vous serez jugé à mon dernier.

C. DURÉ, St-Roch de Québec.

ONT DEVINE :

Mlle Eug. Cinq-Mars, Montréal : Nos. 93, 94. Mlle Amaryllis, Denault, St-Timothée : Tous. Mlle C. L., Ste-Scholastique : Nos. 88, 89. Mlle Lionel Dansereau, Montréal : No. 96. Mlle Jos. Denault, St-Timothée : Tous. Mlle Emilie Létourneau, St-Joseph (Beauce) : Nos. 90, 93, 94, 95, 98, 100. Mlle Emma D., Arthabaskaville : Nos. 88, 89, 93.

Mlle Eugénie Godin, Trois-Rivières : Nos. 90, 93, 97, 98. Mlle Georgette Roux, Batiscan : Nos. 79, 88, 89.

Mlle Emma Cinq-Mars, Montréal : Nos. 94, 97. Mlle Alida Palardy, St Hugues : Nos. 86, 93, 94, 97, 98. Mlle Anna Pellerin, Yamachiche : Nos. 77, 79, 82.

Mlle Blanche-Corinne de Lagorgendière, Portneuf : Nos. 90, 96. Mlle Odile Roy, St-Joseph (Beauce) : Nos. 78, 79, 88, 89, 94.

Mlle Amélie Denault, St-Timothée : Tous. Is. Enoch Lepage, Québec : Tous, excepté les Nos. 96 et 97. E. L., Trois-Rivières : Tous. V. P., Isle Dupas : Tous, excepté 92 et 97. B. E. P., Berthier (en haut) : Tous, excepté 97, 99 et 100.

J. A. L., Berthier (en haut) : Nos. 90, 91, 93, 94, 95, 96, 98. L. A. Ringuette, St-Joseph (Mem.) : Nos. 90, 93, 94, 96, 98. Ed. Boisvert, Trois-Rivières : Nos. 90, 98. L. A. Cloutier, St-Joseph (Beauce) : Nos. 78, 79, 88, 89.

L. A. Létourneau, St-Joseph (Beauce) : Nos. 90, 93, 94, 95, 98, 100. J. O. A. B., Montréal : Nos. 98, 91, 94, 95, 96, 100. Amedée Denault, St-Timothée : Tous. J. E. Locat, Trois-Rivières : No. 93. L. A. Leveillé, Montréal : No. 98. E. E. Lemieux, Ottawa : No. 90. Chs. L'Heureux, Montréal : No. 98. A. L. G., Rimouski : No. 92. —, Ottawa : Nos. 77, 78.

SOLUTIONS

No. 90. Pou-voir; No. 91. Mer-lin, Merlin; No. 92. Bon-jour; No. 93. Ure-grave, gravure; No. 94. Clé-ô-pâtre; No. 95. Aile-myrrhe, El-mire; No. 96. Dans les forêts, pendant Pété, parce que, dans ce moment là, tous les arbres portent des feuilles; No. 97. Il eut fallu prendre un grand nombre de pages; No. 98. Dire, Vire, Sire, Lire, Pire, Mue, Rire, Tire, Cire; No. 99. No 100

H U E É T É H U M U S É C A L E H U M E R U S É T A G E R E E U R U S E L E V E S U S E R E S E

Mme Wilson, de Philadelphie, a reçu, il y a quelques semaines, de profondes brûlures. Lundi, les médecins ont déclaré qu'elle était en pleine convalescence, mais qu'il y avait nécessité absolue de greffer de la chair humaine en certains endroits endroits du dos où les tissus ont été brûlés. Sans hésiter, le mari a quitté son paletot, relevé la manche de sa chemise, étendu le bras et dit au bon docteur de tailler à volonté. Le médecin a sorti de sa trousse de petits instruments bien aiguisés et a coupé dans le bras de M. Wilson dix morceaux de chair fraîche d'un quart de pouce carré, avec lesquels il a bouché autant de trous dans le dos de la femme.

Elle a beaucoup crié pendant l'opération, mais ensuite elle a dit qu'elle se "sentait" confortable." Voilà, certainement, un mari dévoué.

EXÉCUTION DE THEBAULT

Annapolis, N.-E. 8.

Pendant toute la nuit, on pouvait voir des groupes de personnes se réunir aux coins des rues, paraissant plutôt désireux d'être témoins du désordre que d'en être les auteurs. Deux ou trois tentatives furent faites contre le rempart de la prison, mais les constables réussirent aisément à chasser les assaillants vers le jour. Peu après 6 heures a. m., la foule commença à grossir aux abords de la prison. Plusieurs étaient ivres; il devenait évident que la destruction du rempart de la prison était certaine, si les constables ne se montraient déterminés à repousser l'attaque.

Des membres du clergé, les constables et autres citoyens essayèrent en vain d'apaiser l'agitation; en quelques minutes tout le front du solide et haut rempart de la prison fut à terre. La populace se ruait sur les pièces comme des maniaques, poussant des cris de rage. Ce fut une scène des plus désagréables comme jamais on en a vu à Annapolis, et heureusement pour l'honneur de cette ville, très peu des assaillants lui appartiennent. Plusieurs sont bien connus, et il faut espérer qu'ils auront leur récompense.

Pendant que ces violences s'accomplissaient au dehors, le prisonnier Thebault se promenait lentement de long en large dans sa cellule, paraissant s'encourager à ne pas faiblir devant la terrible destinée qu'il allait si vite accomplir. Le Rév. Père Ho den est resté toute la matinée avec lui, le pressant de tourner son esprit uniquement vers l'autre vie, et de se résigner à paraître devant son juge céleste.

Quand les officiers de la prison entrèrent et firent leurs adieux au condamné, il faiblit comme un enfant; mais aussitôt les vives exhortations du révérend père reportèrent ses espérances vers l'autre vie, et il parut reprendre sa fermeté. Il avait passé la nuit en prière, ne reposant que quelques minutes; il ne déjeuna pas.

Quelques minutes avant 8 heures, le shérif et son député, accompagnés d'un constable, entrèrent dans la cellule; les mains de Thebault furent attachées, le nœud fatal placé dans son cou, et il sortit lentement de sa cellule. Sa respiration devint saccadée, pendant que ses joues devinrent pâles et livides. Puis, les yeux baissés, et d'un pas pesant, il sortit, et pour la première fois depuis son incarcération, Joseph Nick Thebault respira le grand air. Le temps n'avait jamais été plus beau.

Thebault monta les degrés de l'échafaud, accompagné du père Holden, qui, le tenant par la main, lui adressait des paroles de consolation, et lui suggérait des prières que le condamné répétait après lui. La corde fut ensuite accrochée au crochet. La foule frémit quand le shérif lut l'arrêt de mort. Le bonnet noir fut rabattu sur la tête du malheureux, le nœud ajusté et Thebault fut poussé tranquillement sur la plateforme, la face vers le mur de la prison. Mais il se retourna lui-même, comme pour jeter un dernier regard sur la terre qu'il allait quitter, quoiqu'il eût les yeux cachés sous son bonnet noir. Il était là, immobile, attendant le coup fatal, ayant à ses côtés le prêtre et un constable. Le crucifix fut enlevé de ses mains, et un moment plus tard, l'attache retenant la trapp fut coupée d'un coup de hache. Le meurtre de Charlotte Hill était vengé.

On ne remarqua aucun mouvement du corps, après la chute, quoique la mort n'arrivât pas immédiatement. Le pouls ne cessa de battre qu'après quatorze minutes, et le corps fut descendu dix-sept minutes après la chute, emporté dans la prison et examiné par le Dr Coleman, le coroner et le jury. L'enquête s'ouvrit sous la présidence du Dr Robinson.

Après le prononcé du verdict, le corps fut mit dans un cercueil, qui ne portait que l'inscription suivante: "Joseph N. Thebault, âgé de 45." Le corps fut ensuite porté à Ste-Croix, comté de Digby, par les amis du défunt. Thebault n'a fait aucun aveu, autre que celui publié immédiatement après le procès.

Guérison de la Consomption

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la recette d'un simple remède végétal pour la guérison infallible et permanente de la Consomption, Bronchites, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai à tous ceux qui le désireront cette recette, exempte de frais, en français, allemand et anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la poste une étampe, nommant ce papier. W. W. SHEARER, 149, Power's Block, Rochester, N. Y.

Coryza, mot grec successivement latinisé et françaisé, par lequel on désigne, en médecine, l'affection vulgairement connue sous le nom de rhume de cerveau. C'est l'inflammation de la membrane muqueuse qui tapisse les fosses nasales.

La marche du coryza est rapide, en général, et ne dure que quelques jours. Mais il arrive qu'il se prolonge parfois jusqu'à trente, quarante jours et même beaucoup au delà. Sa terminaison ordinaire est la résolution, quoiqu'il la maladie soit passible de toutes celles propres aux membranes muqueuses, savoir: la suppuration, l'ulcération, la gangrène et la dégénérescence larvée ou cancéreuse. Les polypes des fosses nasales sont toujours le résultat d'un coryza chronique. Le catarrhe, dont tant de personnes souffrent, provient toujours d'un rhume de cerveau négligé. Il est donc absolument important d'opposer au coryza, un traitement prompt et énergique. Le remède le plus efficace est sans contredit la Poudre Coryzine. Cette poudre se prise comme le tabac et ne cause ni étournements, ni irritations d'aucune sorte. Elle enlève immédiatement l'acuité du mal, rétablit la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du coryza. La Poudre Coryzine est en vente au prix de 25 cents la boîte chez MM. Lavolette et Nelson, et dans toutes les autres bonnes pharmacies.

S'il y a de nos abonnés qui ne tiennent pas à conserver complète la file de L'OPINION PUBLIQUE, il nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le No. 32, 1880.

LE JEU DE DAMES

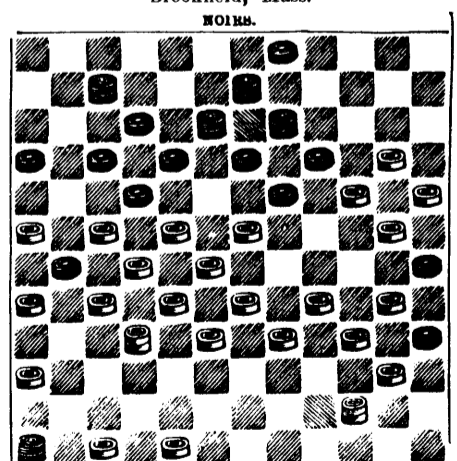
Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal.

Solutions justes du problème 251

Montréal: MM. H. Leclerc, N. Chartier, Z. Pouliot, J.-O. Pément, H.-R. Denis A. Rochon,

PROBLÈME No. 253

Composé par M. P. D. LÉTOURNEAU, North Brookfield, Mass.



BLANCS. Les Blancs jouent et gagnent Solutions justes du problème 251

Table with 4 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de, and two columns of numbers. Row 1: 40, 35, 29, 40. Row 2: 67, 61, 47, 36. Row 3: 61, 56, 60, 47. Row 4: 39, 34, 42, 53. Row 5: 66, 60, 53, 66. Row 6: 68, 61, 55, 68. Row 7: 72, 65, 68, 46. Row 8: 65, 59, 52, 65. Row 9: 56, 49, 43, 45. Row 10: 34, 28, 63, 34. Row 11: 28, 6, 19, 32. Row 12: 6, 72 et gagnent.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 11 février 1881.

Table of market prices for various goods including flour (FARINE), grains (GRAINS), dairy products (LAITERIE), poultry (VOLAILLES), vegetables (LÉGUMES), game (GIBIERS), and meats (VIANDES).

Marché aux Bestiaux

Table of prices for livestock and animal products such as beef, sheep, and various types of wool.

Advertisement for Quina-Laroche Elixir Vieux, featuring a coat of arms and text describing its medicinal benefits for various ailments.



AVIS

Official notice regarding the submission of proposals for the purchase of supplies for the Department of the Interior.

Notice from L. Vankouhnet, Sous-surintendant général des Affaires des Sauvages.

Notice from M. E. Duncan Sniffin, authorized to sign for the publication of notices in L'Opinion Publique.

Notice regarding the sale of 50 chromos in various sizes and quantities.

1881

MACHINE À TORDRE ET À LAVER

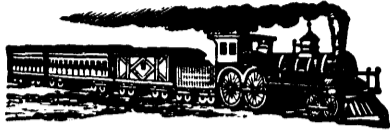
LE LINGE.

USTENSILS DE CUISINE EN FER EMAILLE GRIS,

Le plus parfait et le plus inoffensif fait, à vendre chez

L. J. A. SURVEYER,

524, RUE CRAIG.



CHEMIN DE FER Q.M.O. & O.

CHANGEMENT D'HEURES

A PARTIR DE

JEUDI, 23 DEC. 1880,

Les trains partiront comme suit:

Table of train schedules for the Q.M.O. & O. railway, listing departure and arrival times for various routes.

Trains locaux entre Aylmer. Les trains quittent la Gare du Mile-End, Sept minutes plus tard.

Notice regarding the service of night trains and the meeting of the Ottawa and Quebec trains.

Bureaux Général, 13, Place d'Armes

BUREAUX DES BILLETS:

13 PLACE D'ARMES, } MONTRÉAL. 202 RUE ST-JACQUES, }

VIS-A-VIS L'HOTEL ST-LOUIS, QUÉBEC.

L. A. SÉNÉCAL,

Surintendant (Général).

Advertisement for Victoria Poudre à Pâte, featuring a portrait of a woman and text describing its quality and availability.

AVIS AUX PHOTOGRAPHES

Notice regarding the purchase of photographic equipment and supplies from Burland Lithographic Co.

BURLAND LITHOGRAPHIC CO.

BOTANIQUE

Notice regarding the sale of botanical and floral courses from the University of Ottawa.

Notice regarding the sale of botanical courses and materials from the University of Ottawa.

S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

Advertisement for Fer Bravais, a medicinal product for anemia and weakness, featuring a coat of arms and detailed text.

LA POUDE ALLEMANDE

SURNOMMÉE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS

ET NET

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

Ecole d'Agriculture de L'Assomption

Enseignement GRATUIT théorique et pratique. \$6.00 par mois donnés aux élèves boursiers par le Conseil d'Agriculture.

Jos. GAUDET, Ptre, Directeur.

J. J. MARSAN, 60r, M. C. A., Professeur et gérant.

ASSURANCE FINANCIERE

De Paris (France)

Toutes vos dépenses seront remboursées si vous exigez de vos fournisseurs des Bons d'Escompte de l'Assurance Financière.

Il ne vous coûte rien que la peine de les demander. Quand vous en avez pour \$20 entre les mains, il vous suffit de les envoyer soit à Montréal à la succursale, soit à l'agent du district, qui vous donne en échange une Police de \$20, numérotée, à votre nom, garantie par des Titres de rentes du Gouvernement Français.

Ces Bons d'Escompte sont vendus aux marchands à raison de 5 p. c. de leur valeur nominale, c'est-à-dire que pour \$20 versés par le marchand à l'Assurance Financière, il reçoit \$400 de Bons, qu'il donne gratis à ses clients achetant au comptant.

Des manuels, programmes, sont adressés franco à tous ceux qui en font la demande aux bureaux de l'Assurance Financière, 17, rue St-Jacques, Montréal.

Pour toutes informations nécessaires, s'adresser aussi à

Forrest, Patenaude & Cie., AGENTS GÉNÉRAUX.

17, rue St Jacques, Montréal.

Mercier, Beausoleil & Martineau

AVOCATS,

No. 55 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HON. H. MERCIER, ex-Solliciteur-Général, député de St-Hyacinthe; CLEOPHAS BEAUSOLEIL, autrefois syndic officiel; PAUL G. MARTINEAU, B.C.L.

N. B. — M. Mercier donnera une attention toute spéciale aux affaires criminelles.

ORGUE A VENDRE

Fait par un des meilleurs manufacturiers de la Puissance, un excellent instrument, sera vendu à bon marché.

S'adresser au bureau de ce journal.

M. J. H. BATES, Agent d'Annonces, 41, PARK ROW (bâtisses du Times), est autorisé à signer tous contrats pour annonces, à nos plus bas prix, pour être insérées dans L'Opinion Publique.

50 Cartes-Chromos lithographiés, No. 3, 10 cts. Gros trousses pour les agents, 10 cts. GLOBE CARD Co., Northford Ct.

"L'INTENDANT BIGOT"

PAR JOSEPH MARMETTE

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centins. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. S'adresser à

LA CIE. DE LITHO. BURLAND, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Lithographie Burland,

Nos 5 et 7, RUE BLEURY.

L'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME

Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Editeurs des ELECTROTYPES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché.

ESSAYEZ-LE!

AVIS!

The Scientific Canadian

AND

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada.

TELLE QUE

ORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTASIE ET A L'AI GUILLE POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le

PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.

Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITHO. BURLAND,

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

Décisions Judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (LIMITÉE).